JOACHIM GASQUET

Les Printemps

POÈMES

Printemps mystique.

Printemps païen.

Printemps funèbre.

Librairie académique PERRIN et Cie.

28-7/69

A Edmond Pilon
lyrique hommage
[illegible]

LES PRINTEMPS

DU MÊME AUTEUR

L'Arbre et les Vents, poèmes.

Les Chants Séculaires, poèmes.

Dionysos, tragédie lyrique.

En préparation :

Le Cœur du Poète, poèmes.

JOACHIM GASQUET

LES PRINTEMPS

POÈMES

PRINTEMPS MYSTIQUE
PRINTEMPS PAÏEN
PRINTEMPS FUNÈBRE

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1909

À la mémoire de mon père

et

a mon cher maître Georges Dumesnil

filialement

LES PRINTEMPS

Où dormez-vous, printemps du monde ?
Sous l'azur de quels mornes cieux
Menez-vous votre pâle ronde
Dans les éthers silencieux?

Un soir de songe, l'âme triste,
Au fond de mon désir lassé,
Sous une lune d'améthyste,
Est-ce vous que j'ai vu passer?

Tournant en chœur, rêveurs génies,
Entre les fûts d'un bois léger,
Vous faisiez sur vos mains unies
Danser l'étoile du berger.

A vos pieds, la fraîcheur errante
D'un fleuve à peine deviné
Consolait la voûte mourante
D'un temple à demi ruiné.

Des cyprès, comme en Italie,
Se fuselaient à l'horizon,
Et toute la mélancolie
Ensevelissait ma raison.

Mais depuis ce songe d'une heure,
Cette ronde d'anciens parfums,
Je sens qu'au fond de moi demeure
Un peu des vieux printemps défunts,

Et je vous mêle, troupe blonde
Des chers printemps derniers venus,
A vous tous, vieux rêves du monde,
Printemps que je n'ai pas connus.

PRINTEMPS MYSTIQUE

A Louisette et Marsa Mille

I

SALUTATION ANGÉLIQUE

Puisqu'à ton geste blanc le ciel s'est déchiré
Et qu'une aube a monté dans la sainte lumière,
J'ai retrouvé la joie et la ferveur première
Du monde de candeur d'où je viens, où j'irai.

J'avais, sous le soleil, vu reverdir la plaine,
Ayant entendu l'eau des grands fleuves couler,
J'avais senti du vent l'âme bénir ma peine,
Un jour de vie allait dans les torrents rouler.

Sur les pins du couchant monta ta jeune face,
Et le soir qui flottait à tes pieds transparents
Reçut le don pieux de ton humaine grâce,
Un moment s'apaisa la plainte des torrents.

Vierge qui purifie, Ange aimé qui console,
Tu vins sur le rocher le plus calme t'asseoir,
Et l'urne dont tes mains exaltèrent le soir
Etait l'ardent cristal où brûle la Parole.

« Je t'apporte la paix intérieure ; vois
L'univers à mes pieds s'endormir en silence.
Les astres les plus purs s'allument à ma voix.
Tu nais en Dieu ; ton âme en son Souffle s'élance.

« Je t'envelopperai, comme d'une clarté,
Du long manteau d'amour de ma sollicitude.
Le rêve de ta vie est une vérité,
Car l'esprit a sacré ta belle solitude. »

Un printemps angélique épanouit les cieux,
Le monde au fond de moi s'endormit comme un rêve.
Je ne crois plus au mal et mon âme s'élève
A travers le tumulte aux lieux silencieux.

II

LA MAGDELEINE

A Jacqueline Richaud

Sur le lac, en flocons légers de blancs nuages,
Comme s'effeuille un lys, du ciel le soir descend,
Se balance et se berce et s'endort, languissant...
Voici Jésus qui vient rêver sur les rivages.

Il songe. La nuit tremble, et le lac se parfume
De toutes les senteurs éparses dans le vent,
Et fleur que ces parfums font éclore, d'argent
Et de cristal, la lune au ciel ému s'allume.

Mais alors, affligeant les ombres, sous les palmes,
Une voix triste, un cri de détresse lointain,
Arrive du désert vers Jésus, et se plaint
Seule dans la douceur des solitudes calmes.

« Je n'ai jamais aimé, dit la voix, et mon âme
Est vide comme un puits desséché, vide et noir,
Mais à travers sa nuit je sens monter, ce soir,
Dans un souffle d'espoir une lune de flamme.

« Je riais, en tordant mon corps, sur la terrasse,
Devant les hommes allumés par mes bras nus,
Lorsqu'un appel tombé des astres inconnus
M'a jetée immobile, à leurs pieds, sur la face.

« J'ai défait, en fuyant, mes colliers et mes bagues,
Voilà que je suis nue, et je cours dans la nuit,
J'ouvre les bras... Pitié ! Adonaï ! C'est lui...
Il rêve au bord du lac adoré par les vagues. »

Et contre lui, dans l'ombre, elle surgit, tragique
Comme un astre. Ses seins brûlent. Des cheveux roux
Eclatèrent aux pieds de Jésus : à genoux,
Elle tendait les bras vers l'Homme pacifique.

Elle pleurait, disant : « Je suis la Magdeleine.
Je n'ai jamais aimé. J'attendais. J'ai souffert.
Mais depuis qu'à ta voix tout un ciel s'est ouvert
Je le reflète comme un fleuve dans la plaine.

« Et j'ai besoin de voir tes yeux, de voir ta Grâce.
Sans toi le monde, avec les astres même, est vain,
Comme au pauvre affamé ta présence est le pain
Qui va vivifier mon existence lasse. »

Et Jésus répondit : « O jeune femme blonde,
Je suis celui qui sèche avec pitié les pleurs,
Comme un chrème je baigne et j'endors les douleurs,
Je viens sanctifier ce qui souffre en ce monde.

« L'Esprit de vérité sacre les mers impures,
Le jour des Prophètes se lève triomphant.
L'Innocence sourit avec des yeux d'enfant.
L'Ange de paix me suit : je lave les souillures.

« L'humanité longtemps pleura sa destinée.
Les dieux de pierre, les simulacres de bois
Furent sourds aux mortels : en vérité, ma voix
Fera crouler les dieux, l'ère nouvelle est née.

« Les dieux, comme des vents ardents roulent des voiles,
Mes apôtres aimés les chassent aux déserts,
Et regarde, vois-tu, par les cieux entr'ouverts,
Mon triomphe futur montant dans les étoiles?

« Je suis le Pain, je suis le Vin qui réconforte.
Je porte tout l'amour dans mon cœur, et les nuits
Sont plus tendres. Je suis la Douleur. Et je suis
Du ciel pour les souffrants la glorieuse Porte.

« Et c'est pourquoi voici, ma sœur, sur ma poitrine
Le Pardon... A mes pieds tes cheveux furent doux.
Jésus de Nazareth est l'éternel Epoux,
Magdeleine... Le jour tremble sur la colline,

« Et les siècles ainsi nous aimeront, ô femme,
Tous deux debout dans la lumière du matin.
L'aurore du salut éclate au ciel lointain,
Car c'est l'humanité qui pleure dans ton âme. »

III

Ecoute dans le vent pleurer la plaine, et vois,
Le soir tombe, les prés rêvent au crépuscule.
O mon âme, la vie ancienne qui recule
A pris pour t'attendrir ces parfums et ces voix.

Laisse couler les jours vécus, laisse les ombres
Descendre avec le soir dans la source où tu bois.
Si l'odeur de la pluie enivre les grands bois,
La lune rouge monte à travers les pins sombres.

O pensive lueur des pâles nuits d'été,
Beaux yeux fermés du jour... Mon cœur, tu te recueilles.
Et comme un long regard s'ouvre au ciel la clarté
Qui demain doit nourrir ta pensée et les feuilles.

IV

LA TÊTE D'ORPHÉE

A Louis Bertrand

Comme une plaie au ciel d'où coule la lumière
Sur les amples forêts l'aube s'élargissait.
Saignante, dans les fleurs, les cheveux ceints de lierre,
La Tête, dont les yeux brûlaient, éblouissait
Les chênes attendris aux bords de la rivière.
Un aigle la gardait. L'aube en elle naissait.

Avec le vol soyeux des brises matinales
Les nymphes accouraient des cavernes de fleurs,
Et pieuses, les seins battants, sur le Front, pâles,
Elles laissaient couler leurs cheveux et leurs pleurs,
Mais les pourpres du ciel devinrent triomphales
Et la Tête parla pour calmer leurs douleurs :

« O vierges que j'aimais, sœurs pudiques des sèves,
Le monde s'endormait à l'ombre de vos rêves
Dans les bois de lauriers chauds et silencieux,
Quand, mortellement beaux, humanisant les cieux,
S'incarnèrent mes chants dans votre âme ravie.
Et vous fûtes dès lors les fontaines de vie
Et les buissons ardents sur les chars triomphaux.
Ruisselants, poussiéreux, constellés de blessures,
Les torses de héros ont connu vos mains pures.
Pour mieux rythmer l'élan des rames et des faux,
Au soleil des moissons, sous les lunes marines,
Vous avez découvert d'éclatantes poitrines...
Solitaire et sacré, je vins vers vous souvent.
Vous m'avez entendu chanter les dieux énormes,
Les dieux doux et les dieux sereins, avec les formes
Qu'ils prirent pour semer l'univers dans le vent.
A ma voix s'écroulait l'eau des roches sublimes,
Les cieux vivants marchaient, fabuleux, sur les cimes.
J'ai fait s'aimer les bois, les bêtes et les eaux,
Et chanter les forêts comme un soir plein d'oiseaux. »

Le monde s'arrêta, les choses tressaillirent,
Sur l'herbe un long frisson courut, mystérieux,
Entre les bras du vent les arbres défaillirent,
Et la Tête roula jusqu'au fleuve. Pieux,

Autour d'elle les flots courbèrent une lyre,
Le gouffre ne fut plus qu'un sanglot radieux.

Les vierges demeuraient à genoux sur les rives,
Mais la Tête emportée, en chantant, sur les flots,
Buvait encor des yeux les plaines fugitives
Et, traînant derrière elle un firmament éclos,
Sur les berges rendait les bêtes attentives.
Et brusquement la bouche éclata de sanglots :

« Je t'aime d'un amour ardent et pur, Nature.
Les hommes qui t'ont dit : « Marâtre, amère, dure, »
N'ont pas bu comme moi le lait de ta bonté.
Eurydice! Eurydice ! Introuvable beauté !
Tu dors ensevelie au sein des riches plaines.
J'ai pressé tes cheveux splendides à mains pleines,
Ils brillent à travers les feuilles des forêts.
Tes yeux au fond des lacs ont noyé leurs caresses,
Mais il monte des eaux de pensives tendresses,
Les sources ont pour moi des prodiges secrets.
Tes seins, dont les soupirs ont gonflé les collines,
Soulèvent à mes yeux les pâles mousselines
Dont les vergers d'avril embaument les frissons.

Et je t'ai réveillée, un jour, dans la lumière...
C'était au bord errant de l'immense clairière
Où rôdent chaque soir de nouveaux horizons.
Ta poitrine a battu, sauvage et parfumée,
Et mon âme roula sous ma tête pâmée
Parmi les souffles chauds où ton visage luit...
Mais tu me fuis encor dans la profonde nuit. »

Sur le fleuve à longs flots d'azur le ciel s'épanche.
La Tête, dont le front est au marbre pareil,
S'enfonce, autel brisé, sous une écume blanche.
Et la Terre, du fond brumeux de son sommeil,
Avec tous les lauriers de la rive, se penche
Vers la bouche muette en face du soleil.

Soudain la mer offrit sa rêverie immense,
Et la tête d'Orphée, au souffle ému des bois,
Se souleva pour regarder dans le silence
Le fleuve abandonner ses rivages étroits.
Mais dominant les voix du jour qui recommence
Sur les vagues plana son immortelle Voix :

« Mon cœur brûlé n'est que l'encens du sacrifice.
Divinité perdue ! Eurydice ! Eurydice !
Sur le bûcher du ciel l'âme du monde en feu
Dérobe aux yeux humains le visage de Dieu.
Mais quand, pareils à moi, que la mort transfigure,
Ils sentiront en eux revivre la nature,
Tous les hommes heureux de l'Olympe futur
Incarneront au ciel les vœux ardents des terres,
Et l'amour unira les âmes solitaires,
Car nous portons en nous Dieu vivant, Zeus obscur.
Ils ont noué entre eux et les dieux des liens vagues,
Dieu caché naîtra d'eux comme la mer des vagues.
Eurydice ! Eurydice ! Impalpable beauté !
Tu dors, ensevelie au sein fuyant du monde,
Le mystère nous fuit à travers ta chair blonde,
Mais l'on trouve tes yeux au fond de la clarté.
Quand les hommes auront adoré ta naissance,
Le monde intérieur qui forme leur essence
Eclora sous tes traits dans le jour lent et pur,
Et comme moi, divins, ils étreindront l'azur. »

La lumière des eaux de la mer frémissante
Eleva jusqu'au ciel la Tête qui chantait.

Sur les grèves, sonnant d'une clameur puissante,
Une mer de forèts bruissantes flottait.
Des animaux hurlait la troupe grandissante,
Et sur les monts lointains une aurore montait.

Mais les cheveux d'Orphée inondés de lumière,
Soulevés par les vents de l'azur éternel,
Palpitèrent dans l'air de la Splendeur première
Dont le ciel n'est pour nous qu'un souvenir mortel.
Et la Tête brûlait sur la nature entière,
Dans l'orbe du soleil, au milieu bleu du ciel.

V

Comme un bûcher de hauts sapins brûlant dans l'ombre
La lune consumait son âme au bord des cieux,
Le vent tordait des feux d'étoiles dans l'air sombre.
La nuit alourdissait les arbres anxieux.

J'ai beau pleurer mes sœurs dans l'ombre prisonnières,
Appeler par leur nom les fils des dieux proscrits,
A peine si du fond obscur de leurs tanières
Quelques bêtes secouent leurs songes à mes cris.

La tendresse du ciel enivre le silence...
Dans mon cœur qui s'endort le printemps va mourir...
Est-ce l'Amour qui vient ou ma mort qui commence?
Est-ce pour moi, là-bas, que l'Aube va rougir?

VI

L'URNE DES SAINTES FEMMES

« Voici l'âme des monts, des cèdres et des plaines. »
Et dans la nuit, brûlant des parfums répandus,
Le Tombeau ruisselait devant les Magdeleines.
Le firmament avait la douceur de Jésus.
Moins tendres que ses yeux palpitaient les étoiles,
Et les vents qui soufflaient, des lacs proches venus,
N'avaient pas la tiédeur de ses mains, sous leurs voiles.

Depuis deux longues nuits son corps reposait là,
Et toutes, attendant l'Ascension prédite,
Epandaient les senteurs des urnes qu'il aima.
Sur la pierre parfois une flamme subite
S'allumait au regard des Anges descendus,
Car l'air chargé d'amour tremblait à leur visite.
Les femmes étouffaient sous leurs mains leurs seins nus.

Tordant leurs bras polis dans les débauches vaines,
Meurtrissant leurs beaux yeux fanés comme des fleurs,
Lasses du poids traîné des misères humaines,
Elles pleuraient le dieu qui naissait de leurs pleurs.
La pierre tressaillait sous leurs lèvres humides.
Et, se montrant du doigt la Mère des douleurs,
Deux soldats, à l'écart, veillaient sous leurs chlamydes.

Le nocturne univers versait en souffles chauds
Le baume de ses vents sur l'éternelle pierre,
Et comme moissonnés par d'invisibles faulx
Les cieux laissaient tomber des épis de lumière.
On ne distinguait pas la mer de la forêt,
Tout le désert n'était qu'une vaste prière,
Le cœur mystérieux de la terre s'ouvrait.

Soudain aux flancs surgis du Sinaï en marche
Moïse s'arrêta...
Du tombeau secoué, plus éclatant que l'Arche,
L'Homme ressuscita !

Entremêlant les chevelures des comètes,
Sur le marbre fendu s'agenouillaient les cieux.
Et le Christ glorieux
S'élança dans le cri triomphant des prophètes.

Il monta, pacifique, ardent, transfiguré,
Aux plis transparents du suaire.
De ses lèvres coulait un sourire enivré
Qui béatifiait la terre.

Un silence enflammé plana sous ses pieds nus.
Les figuiers de l'Eden, les limbes tressaillirent,
Les abîmes s'ouvrirent,
Et Jésus se fondit dans les cieux entrevus.

Et sur le cœur noyé des femmes gémissantes
Dont l'angoisse d'aimer labourait l'être en feu
Tomba des profondeurs ouvertes du ciel bleu
La Voix, pareille au Jour, en strophes guérissantes :

« Partagez-vous mon cœur : ce jour est votre Jour,
Femmes. Je suis la Vie, et vous êtes l'amour.

« Vous viviez dans la mort quand vous aimiez les choses
Passagères qui font l'univers souriant.
Vous portez dans vos cœurs un intime orient :
Ne vous effeuillez plus, comme en vos doigts les roses.

« Je suis venu bénir la fontaine des pleurs
Et vous m'avez ouvert la source de vos âmes.
Je vous aimais, ô femmes,
Parce que vous étiez des urnes de douleurs.

« Le bourg de Magdala garde sous ses platanes
Le souffle errant de vos baisers,
Mais j'ai fait de vos cœurs brûlants de courtisanes
Un puits de pardons apaisés.

« En vous s'étanchera toute soif qui soupire,
Mais vous me garderez votre virginité,
O mes sœurs, la Beauté
Viendra s'agenouiller devant votre martyre.

« Tout mortel sentiment est mirage aux déserts,
Est plus vain que l'écume.
Les hommes dans vos yeux cherchent les cieux ouverts,
Ils trouvent l'amertume.

« Et pourtant c'est à vous, c'est à vos faibles cœurs
Que je confie, avec pitié, l'âme du monde,
O femmes. Les douleurs des hommes sont vos sœurs.
Allez, et que ma joie en vos chagrins abonde.

Allez, je suis la fin suave de l'espoir...
Pour vendanger les fruits de ma vigne féconde,
Que l'homme en vous repose au lieu de s'émouvoir. »

Et la Voix s'éteignit au sein ému des femmes
Comme s'endort le jour sous les voiles du soir.
Dans la campagne, au loin, erraient de molles flammes,
L'horizon pâlissait, silencieux miroir.
L'aurore attendrissant les collines lointaines,
Du Sépulcre entr'ouvert, comme d'un encensoir,
S'échappait en vapeurs le vœu fumant des plaines.

Jérusalem, là-bas, sous ses roses créneaux,
S'éveillait au matin de sa Pâque perdue.
Sous les rosiers d'Hébron s'échangeaient les anneaux.
Le Liban scintillait sur la morne étendue.
Rassurés, regagnant leurs villages, partout,
Les Juifs, par les chemins, chantaient la Race élue
Et le Temple insulté qui demeurait debout.

Mais autour du Tombeau les pâles Magdeleines,
Haletant sous le poids de désirs inconnus,
Ivres de foi, brisaient leurs cœurs, urnes trop pleines,

Et les vents, qui soufflaient des lacs proches venus,
De la Terre promise apportant les haleines,
Roulaient dans un linceul les Ages révolus,
Et blanc le ciel avait le regard de Jésus.

VII

Le vent brûlant des nuits d'amère volupté
A fait germer mon cœur au milieu des épines
Et je t'ai reconnu, tendre Maître accepté,
Amour, sous l'arceau blanc des chastes aubépines.

Je t'ai vu recueillir au sein frêle des fleurs
Les pollens enflammés que le désir emporte,
Tu fais sourdre des mers de livides chaleurs
Et pâmer sous les blés la terre ardente et forte.

Un caprice doré t'entraînait vers les monts,
Les taillis retenaient tes pâles mousselines,
Quand je te vis, partout, sur le sein des vallons
En cascades tombaient les baisers des collines.

Un croissant rose et fin nagea dans le ciel bleu...
Ce fut un de ces soirs d'humanité profonde
Où l'on se sent porté contre le cœur de Dieu.
Ma souffrance épousa la souffrance du monde.

Lorsque le jour revint, l'inquiet horizon
Des paradis perdus naissait de cime en cime.
La terre s'accouda, dans un humain frisson,
Aux bords resplendissants du lumineux abîme.

Et comme j'étreignais les flancs de mon destin
D'une chair angoissée et d'une âme ravie,
Je te vis flamboyer dans les yeux du matin,
Colère du Soleil, que terrassait ma Vie.

VIII

Et c'est depuis ce jour, ô mon cœur, que tu rêves...
Mon sang au fond de moi s'enfle comme un torrent.
J'ai fait au flanc des pins, pour y boire les sèves,
Saigner les dieux. Le bois me regarde en pleurant.

Epiant les désirs des herbes et des pierres,
J'ai vu dans les forêts refleurir mes aïeux,
Je prête aux durs buissons l'éclat de mes paupières.
Qui me parle, du fond des soirs silencieux ?

Après l'heure hésitante où la bergère brune
Ouvre aux astres les champs pacifiques des nuits,
Je sens brûler mes vœux dans le cœur de la lune.
Echo perdu, ma voix répond à tous les bruits.

Mais j'ai peur d'ignorer à jamais les mystères…
Quel dieu viendra souffler sur mon dernier sommeil,
Lorsque mon corps en germe au sein des jeunes terres
Crispera ses bras froids vers son nouveau soleil?

IX

SILENCE DES ÉTOILES

A Paul Thaon

Sous la sublime horreur des étoiles livides
J'ai peur de l'ombre et peur de la livide nuit.
Je me suis égaré dans les espaces vides.
Loin du jour, loin de moi le pâle monde fuit.

Dans quel gouffre a sombré la terre vacillante?
Où s'enfoncent, là-bas, ces astres consumés?
Tout s'éteint. Ma raison tremble en moi, défaillante,
Comme un feu de berger dans les champs embrumés.

Où sont mes yeux? Mes yeux!... Un tourbillon d'atomes
M'aveugle. Un tourbillon m'emporte. Où est mon corps?
Où sont les cieux? Je ne vois rien. Où sont les hommes?
Où est ma vie? Où sont les vivants et les morts?

Un moment. Un répit dans cette course folle.
La fièvre de mes yeux brûle dans un air froid.
Le Temps me balbutie une vague parole,
Mais l'Espace sans cœur domine mon effroi.

Et mornes, renaissant au bord de ma mémoire,
Pâles, les yeux glacés, sans rêves, sans amours,
Je vous vis remonter, osant à peine y croire,
Etoiles que j'aimais, du vieux gouffre des jours.

Pardonnez-moi. J'eus tort, amantes désolées,
De troubler le sommeil de vos cieux mensongers.
Vous dormiez, de désirs, d'illusions peuplées.
Je viens de contempler vos grands champs ravagés.

Même en vous, hors de nous, rien de nous ne subsiste,
Et lorsque nous mourons, nous mourons tout entier.
Nous cherchons à savoir. La certitude est triste.
Entre le ciel et nous il n'est pas d'amitié.

Vous ne résoudrez pas les éternels problèmes
Dont ma raison avide a fatigué mes jours.
Brûlez, silencieux, astres froids, frères blêmes,
Et fermez-moi le ciel. Que j'ignore toujours !

La force de douter soutient mon existence.
Je le sais, je le sais, ma mort vient à pas lents,
Et lorsque j'en aurai la sûre conscience
Le monde se fondra entre mes bras tremblants.

Contre ce dernier soir défendez-moi, ténèbres.
Roulez-moi dans les plis de votre manteau noir.
Immensité des cieux, splendides et funèbres,
Empêchez-moi de croire, empêchez-moi de voir.

X

VISITATION

Abandonnant des dieux les fêtes de lumière,
Elle s'est confiée aux nuages de l'air
Pour venir respirer la suave prière
Qui monte, dans le soir, du cœur pur de la mer.

Elle entend palpiter tout le rose silence
Qui se brise au-dessus des vagues, et sa main
Traînant dans la douceur de la nuit qui commence
Met au bord de la nuit quelque chose d'humain.

Le bois laisse échapper son encens tiède, sombre
Le front des monts s'endort sur l'épaule des nuits.
Les anges de l'amour ouvrent leurs cœurs dans l'ombre.
Elle rêve, appuyée aux astres, loin des bruits...

Pourtant, pour annoncer la divine présence,
Pleure le rossignol sous les feuilles caché,
Et sous les bois noyés d'une tendresse immense
On dirait que quelqu'un d'invisible a marché.

C'est Elle... Elle sourit au-delà de nos âmes.
Nous ne la verrons pas avec nos yeux de chair,
Mais nous retrouverons dans le regard des femmes
La trace de ses pas plus fluides que l'air.

Les poussières du ciel, les sables de la grève
N'éveillent même pas leurs tourbillons amis,
La suave splendeur de la nuit est un rêve
Qui berce le sommeil des mondes endormis.

XI

CONSOLATRIX

« Je suis comme un matin éloigné, mais timide
Je porte sur mes seins tous les oiseaux du soir...
Viens jouer dans les plis de ma tunique humide.
Tu verras les clartés que seule je puis voir.

« O sage adolescent, dont je suis amoureuse,
Laisse flotter mes mains à travers tes cheveux.
Sous ton souffle je suis une rose frileuse,
Tout mon parfum sera pour toi, si tu le veux.

« Vois, le mystère ardent des choses ténébreuses
Attache un bandeau d'or à mon paisible front.
Je connais le secret des étoiles heureuses :
Quant tu me parleras, les siècles répondront.

« Toutes tes passions s'abattront en tempête
A mes pieds ruisselants de l'écume des flots,
Mais mon pâle royaume est beau comme une fête
Où sur des lits défaits s'étreindront tes sanglots.

« La Vérité pensive, empourprant les nuages,
Pour t'ouvrir mes clartés te prendra par la main,
Devant toi coulera la suite des images
Où tu reconnaîtras le triste fleuve humain.

« Tu ne m'écoutes pas... Le parfum de mes urnes
Embaume en vain pour toi le lit sec du torrent.
J'élève les cœurs purs, ardents et taciturnes.
Reconnais-moi, mon fils, dans ce beau soir errant.

« C'est moi qui comme Ruth, glanant les moissons mûres,
M'en vais avec lenteur par les champs moissonnés.
C'est moi qui, de l'Amour dénouant les parures,
Mets parfois un regret aux yeux des nouveaux-nés.

« Pourquoi ne veux-tu pas, contre mes lèvres froides,
Que tes sens éblouis boivent la vérité ?
Pourquoi crains-tu de voir de tes pauvres bras roides
S'envoler dans mes bras ton cœur ressuscité ?

« Je viendrai par un soir de lumière furtive
Te retrouver, mon fils, et te parler plus bas,
Mais des pleurs couleront sur ta face plaintive,
Et cette fois, mon fils, tu me reconnaîtras. »

Je la vis s'élever, dans mon intelligence,
Grave et belle, au-dessus des grands champs recueillis.
Elle quittait la terre à l'heure où le silence
Moissonne, dans le champ des étoiles, ses lys.

Tout n'entraîne-t-il pas vers toi et ma tête et mon cœur ? Et ce qui m'y attire, n'est-ce pas un mystère éternel, visible ou invisible ?... Si grand qu'il soit, remplis-en ton âme ; et si par ce sentiment tu es heureuse, nomme-le comme tu voudras, bonheur ! cœur ! amour ! Dieu !

GŒTHE

XII

NATIVITÉ

Je ne sanglote pas, je ne meurs pas, je t'aime !
Prends-moi contre ton cœur et je te redirai
De quelle heure d'amour j'ai reçu le baptême :
Tu m'aimas, et je sus que le monde était vrai.

Toute la nuit, penché sur les Bibles passées,
Je m'étais enfiévré du désir de savoir,
Et maintenant, fuyant toutes sombres pensées,
Sur l'arche d'un vieux pont j'étais venu m'asseoir.

L'aube sculptait déjà la frise des montagnes,
Et m'épanouissant comme elles dans l'air pur
Partout je retrouvais dans la paix des campagnes
Cette éparse amitié de l'homme et de l'azur.

Santé de ce matin, après cette veillée !
Courbés, dans les blés frais, déjà les moissonneurs
Bousculaient, en riant, la terre ensommeillée,
Et la prairie ouvrait ses grands yeux pleins de pleurs.

Sur les coteaux fuyait un virginal nuage,
Avec lui s'en alla l'angoisse de mon cœur,
Et dans le cœur ému de tout ce paysage,
Ne te connaissant pas, je te sentis, ma sœur.

Dans les frissons de l'eau, les parfums de l'aurore,
L'horizon plus fluide et l'air plus transparent,
Mystérieusement je te voyais éclore,
Et dans mon sang grondait tout l'antique torrent.

Je sentais battre en moi la vie universelle,
Le vent de l'infini passa dans mes cheveux,
Et dans l'humanité de ma chair immortelle
Je fus un des moments de l'univers heureux.

C'est alors qu'à tes pieds s'inclinant la colline
Tu vins, et les grands pins tremblaient. Tu m'apparus,
Et le cœur du soleil bondit dans ma poitrine,
Et déjà s'étreignaient nos rêves accourus.

Tu descendis, avec le sourire du monde,
A travers les moissons, vers mon âme à genoux.
La brise défaisait tes bandeaux de Joconde,
Et de frôler ta main pâlissaient les blés roux.

Comme eux je défaillis, mon front toucha ta robe,
Je ne pus même pas te dire que j'aimais.
Ton visage et le ciel flottaient dans la même aube...
O mon âme, ô ma chair, nous ne mourrons jamais.

XIII

JOUR DE VIE

Le matin descendait des collines nouvelles.
« — Venez. » Les yeux baissés, elle me prit la main.
Et nous ne vîmes pas l'éveil des tourterelles
Sur la blanche demeure au détour du chemin.

Mais aux rampes du ciel l'aube riait penchée,
Et la brune campagne, en un demi-sommeil,
S'étirait lentement, dans la brume couchée,
Emperlant ses vallons tournés vers le soleil.

L'Ange du Jour ouvrit les portes de lumière,
L'aurore agonisa sur l'autel des coteaux,
Une rose tiédeur courut sur la rivière,
Nous nous sentions l'âme légère des oiseaux.

Le monde aima. Ce fut un beau jour entre mille.
Le matin nous suivait derrière les cyprès.
La respiration de la plaine tranquille
Gonflait d'un vert soupir le sein fuyant des prés.

« Je veux que vous soyez semblable à la nature,
Me dit-elle, comme elle ayez ce calme heureux.
Vous voyez dans mes yeux monter une âme obscure,
Murmurez-moi le mot du mystère amoureux.

« Un mystique printemps comme une fiancée
Me lie au charme errant de tous ces horizons.
Quand j'ai sur votre cœur ma tête reposée,
Regardez s'empourprer le front jaloux des monts.

« Ce n'est pas le couchant pourtant, Midi ruisselle,
L'Été voluptueux halète, je l'entends,
Tous ces champs en sueur vous crient que je suis belle.
Prenez dans votre sang tous ces pollens flottants.

« Ah ! venez. Dans mes bras sentez germer le monde.
Quand je les fermerai, puisque nous nous aimons,
Descendez jusqu'au fond de la terre profonde,
Montez jusqu'à la cime éclatante des monts. »

Néant ! fécond néant ! nature souveraine !
Je t'appartins. Je fus un instant de l'Amour.
Dans mes lombes roula toute l'immense plaine,
Dans ma sève jaillit toute l'ardeur du jour.

Et ce fut du fond noir de cette ardeur sacrée
Que je me sentis fils prodigué du soleil
Et sentis tout l'élan de ma chair altérée
Se fondre en un baiser à l'univers pareil.

XIV

A LA MONTAGNE

O montagne, ô ma sœur silencieuse et rude,
Tu croises tes beaux bras contre tes seins d'azur.
Pardonne, si je viens troubler ta solitude
Et meurtrir ma douleur à ton flanc âpre et dur.

L'enfant de mes seize ans, le charme de ma vie,
Celle que mes aïeux cherchaient dans ses aïeux,
M'a quitté ce matin, et mon cœur l'a suivie...
Murmure-moi, ma sœur, tes psaumes rocailleux.

Arrache de ton front ce voile de nuages.
De quels brusques désirs tes rocs sont empourprés ?
Réponds-moi dans l'écho de tes gorges sauvages,
Dis-moi quels noirs chagrins crispent tes sombres prés.

Dis-moi que, comme moi, quand le soleil te quitte,
Une angoisse t'étreint, et que cette rougeur
Met le fiévreux frisson, à ton front qui palpite,
Des sanglots contenus qui te gonflent le cœur.

Toi qui sembles dormir ensuite indifférente,
Dis-moi que la douleur que je pressens en toi
A toutes les douleurs du monde t'apparente...
Tu souffres, mais au moins, ma sœur, tu sais pourquoi.

Dis-moi que, loin des jours de son ardente enfance,
La terre se souvient de son premier éveil,
Quand vous jouiez encor, sous l'enflammé silence,
Dans les bras nébuleux des aïeux du soleil.

De ces baisers de feu portant la cicatrice,
Comment comprendrais-tu notre peur de la mort ?
Couche-moi contre toi, berce, dure nourrice,
Mon pauvre désespoir, endors-moi. Je suis fort.

Elle viendra peupler mon sommeil de ses rêves,
L'enfant qui te ressemble et qui m'a fait pleurer...
Je m'endors, je m'endors, dans la nuit de tes sèves.
Laisse tes mains de fleurs sur mon cœur déchiré.

Elle est pareille à toi, vierge, belle, et farouche,
L'enfant qui reviendra... Dormez de mon sommeil.
Et peut-être demain mettrez-vous sur ma bouche
Ensemble, en m'éveillant, un baiser de soleil.

XV

FIANÇAILLES

J'ai vingt ans... O printemps débordant des feuillages,
O saules, cœurs amis, frais bouleaux, est-ce moi,
Est-ce vous qui rêvez, amoureux paysages ?
O tendre plaine bleue, ai-je mon âme en toi ?

Chaque soir je m'endors au pied de la montagne,
Lentement vous fermez vos beaux yeux, horizons,
Dans mes songes flottants s'assoupit la campagne
Et la paix de mon cœur descend sur les moissons.

Quel pur ravissement, quelle vierge des sèves,
Quel doux être étonné, forêts, attendons-nous ?
Est-ce l'enfant promise, ô terre de mes rêves,
Devant qui tes coteaux se mettent à genoux ?

Tout mon désir s'en va, la nuit respire à peine,
Le temps ne coule plus, tout s'arrête attendri,
Le monde n'est qu'un songe, une suave haleine,
Un vague clair de lune au bord de l'infini.

« Ainsi tu t'en irais, pauvre être solitaire,
Dans un néant heureux lentement absorbé...
Rouvre tes yeux, mon fils, me murmure la terre,
Regarde au fond de moi, sans crainte d'y tomber. »

Et penché sur l'abîme innombrable du monde,
Par l'éternel vertige enivré sans retour,
Dans mon sang s'enfiévra le mystère qui gronde
Au pouls noir de la nuit, aux tempes d'or du jour.

J'ai vingt ans... O printemps, ô sèves, lois divines !
Mon jeune être éperdu de troubles floraisons
Entend se déchirer ses dernières racines
Et court plonger sa bouche au sein des horizons.

Sous mes pieds bondissants la terre encor m'implore.
Non. Je rassemblerai les nuages épars.
Nous frapperons du front les portes de l'aurore.
J'écraserai de Dieu les flamboyants remparts.

Où dors-tu, m'entends-tu, Liberté de nos âmes,
Unique fiancée, ardente Vérité!
Je te ferai surgir, dans un buisson de flammes,
Et telle que t'attend la jeune humanité...

*
* *

Mais pâle et suffoqué, sur la mousse des sources
Je me suis éveillé, le sein encor tremblant.
C'était ici le but unique de mes courses...
Pourquoi te caches-tu sous ce grand voile blanc ?

Elle a laissé tomber la robe nuptiale,
Je me suis abattu sur ses pieds inquiets...
Elle m'a regardé d'un grand sourire pâle.
Nous avons échangé nos deux êtres muets.

Et j'ai pu murmurer : « Je désirais l'aurore...
J'ai vu pleurer des nuits amoureuses de moi...
Pardon... Je ne suis plus qu'un enfant qui t'implore...
O mon amour ! » Elle m'a dit : « Mon jeune roi ! »

Est-ce de notre amour que la plaine s'embrase ?
Le jour monte à l'autel étincelant du soir.
« Vois, pour t'offrir mon cœur mourant de son extase,
Il te tend le soleil ainsi qu'un ostensoir.

« Reçois mon pur amour, ô mon hostie en flammes.
Mon mystique printemps, prends mon cœur glorieux.
Sous le ciel bénissant agenouillons nos âmes,
Le soir passe à nos doigts l'anneau mystérieux.

« Un jour nous surgirons, sous les larmes des roses,
De la terre vaincue ainsi que d'un tombeau,
Puisqu'adorant en toi la tendresses des choses
Le ciel s'est incarné dans un monde nouveau. »

D'où viens-tu? Le ciel plus léger
A la candeur des jeunes pousses.
L'hiver t'attend, il a neigé
Hier encore sur les mousses.

Mais les collines, ce matin,
Prestes et roses fiancées,
Secouent leur tablier de thym
Plein de parfums et de rosées.

La gelée, à leurs cils brillants,
Suspend ses larmes, et tu joues
Avec les reflets scintillants
Dans les fossettes de leurs joues.

Quand tout t'accueille ainsi, pourquoi
Faut-il, Printemps, que moi je sente
S'ouvrir encore au fond de moi
La même angoisse frémissante ?

Comme aux arbres de mon verger,
A mon cœur qui se désespère
Apportes-tu, vert messager,
Quelque chose du vieux mystère ?

A chaque printemps débordant
Du cœur renouvelé du monde
Mon cœur blessé murmure : « Ardent,
O toi, dont la jeunesse abonde,

« Moi qui mourrai, dis-moi pourquoi,
A vieillir pourquoi condamnée,
Pourquoi mon âme comme toi
Ne rajeunit pas, chaque année ?

« Chaque jour, tous mes jours vécus,
Si lourds, si pleins, si beaux d'aurore,
Où sont-ils, mes jours disparus ?
Printemps, fais-les moi vivre encore. »

Tu m'écoutes, indifférent,
Et d'une main charmante et sûre
De mon pauvre rêve mourant
Elargis encor la blessure.

Ah ! s'il en est ainsi, je veux
M'endormir loin de toi. Qu'importe
L'heure qui baise mes cheveux,
Puisque cette heure est déjà morte !

PRINTEMPS PAÏEN

A Madame Fernand Gregh

Φάος ἁγνὸν

Alors Apollon s'avance vers lui
et l'effleure de son laurier.
NIETZSCHE

Je dormirai sur la montagne,
En plein midi,
A l'heure morte où la campagne
Sous la poussière resplendit.

Le monde noir de la souffrance
Au fond de moi
Déchirera mon espérance,
Fécondera mon désarroi.

Je verrai les vierges guerrières,
Le cœur mordu,
Sur l'herbe pâle des clairières
Danser autour d'un pin tordu.

O rouges filles de Lycambe,
Je vous verrai
Déchirer contre votre jambe
Les faons perdus de la forêt.

Moi, lyrique, écorce tremblante,
Cœur dispersé,
Je serai la bête sanglante,
Je serai le pin renversé.

Dans l'universelle fournaise
Où flamberont
Mes désirs dans un air de braise,
Tous mes vieux rêves tomberont.

Et je m'éveillerai farouche,
En plein sommeil,
Ayant ma bouche sur la bouche
Apollonienne du soleil.

MUSÉE

Lorsque dans la forêt, ayant chanté la Terre
Aux bûcherons couchés sur les feuilles, il vint,
Ayant surpris dans l'ombre un murmure divin,
Musée, au pied d'un pin brisé par le tonnerre,
Vit la vierge féconde et chaste, Déméter,
Qui porte sous son front les astres de l'éther
Et cache dans son sein les dieux dont elle est mère.

« O mon fils, tu chantas au soleil des moissons
La fleur chaude des blés dont l'Eté me couronne,
Tu répands dans tes chants les jours que je te donne,
Et ta voix s'est mêlée à l'hymne des saisons.
Pour t'instruire souvent j'ai partagé ta couche.
Mais je veux désormais habiter sur ta bouche
Pour donner à mes fils de divines leçons. »

Sur sa bouche il sentit la Déesse descendre,
Une flamme enlaça ses mains, brûla son front,
Dans ses yeux éclata l'étonnement profond
Du mystère d'amour qu'il venait de comprendre.
Et pressant sur son cœur les arbres et les fleurs,
Etreignant un laurier, ivre, Musée, en pleurs,
Chancelant, répétait ce qu'il venait d'entendre.

LE BOUVIER

Sous un myrthe, penché sur la mer, il écoute.
Le soir tombe, il a vu son noir troupeau qui broute
Dans les adieux du jour tendre un front soucieux
Et paître de nouveau sans regarder les cieux.
Seul un taureau qui court a son mufle qui fume.
Mais au cœur du berger, que l'air marin parfume
Et qui voit dans le ciel s'amincir le croissant,
Tout un monde divin défaille ; dans son sang
Ce soir il sent couler une joie inconnue,
Et sur la mer déjà son étoile est venue.

Alors il chante : « Dieux, je vous aime. Le soir,
Au milieu de mes bœufs vous venez vous asseoir.
Je vous entends marcher sur la mer... La colline
Avec le charme errant d'Aphrodite s'incline
Sur le sommeil épars de mon cœur embaumé,

Vous êtes le désir des tièdes nuits de mai.
Tous mes rêves en vous s'achèvent... Ma demeure
Est un temple rustique où mon aïeule pleure
Quand je lui dis combien vos visages sont beaux.
C'est pour vous que la nuit j'allume des flambeaux
Et mets au front des bœufs des couronnes de chêne.
Ce soir, venez. Je sens que ma mort est prochaine,
Mais vous m'aimez, et mort je vivrai parmi vous,
Puisqu'Apollon jadis vint au milieu de nous
Et comme moi garda les troupeaux de mon maître.
C'est ici qu'il avait la coutume de paître... »

Il s'endormit, un dieu flotta sur les coteaux,
Les pâtres près des puits rassemblaient leurs troupeaux,
Un feu mourait au loin devant une chaumière,
Et sur la mer veillait une faible lumière.

ŒDIPE

Parmi les sombres vents où luisaient ses cheveux,
Portant un bouclier orné de fleurs sauvages,
Œdipe, au front bouclé, d'un pas sûr et nerveux
S'avançait vers le mont que gardaient les orages.

Sous le ciel où montait un soleil de juillet
Il marchait, le cœur plein des beautés de l'épreuve,
Sans voir autour de lui la plaine qui brillait...
Une nymphe cueillait des lys au bord du fleuve...

Héroïque splendeur de l'aube sur les eaux,
O parfums des forêts, ô fraîcheur des rivières,
Pardonnez à ce cœur que ses rudes travaux
Rendent indifférent comme celui des pierres.

Loin des prés, où fumait leur poitrail dans le vent,
Ayant senti la mer au delà des collines,
Des chevaux galopaient vers les senteurs marines,
Et le héros suivait leur jeu libre en rêvant.

Mais soudain vers le mont ayant tourné la tête,
Sur les rochers il vit le monstre souriant.
« O front bleu, Cithéron, père de la tempête,
Je t'invoque, dit-il, contre cet orient. »

Et le jeune homme, pâle et roidi comme un marbre,
Longuement contempla le Sphinx éblouissant,
Puis, tranquille, appuyant son glaive contre un arbre,
Il vint au monstre, et sous le regard caressant,

Cependant qu'un espoir envahissait la terre
Et qu'un frémissement agitait la forêt,
Dans l'ivresse d'avoir pénétré le mystère,
Et comme pour lui seul, Œdipe murmurait :

« Dans les grottes d'argent où les nuits viennent boire
Malgré les vieux bergers un soir je m'endormis,
Et quand je m'éveillai, du fond de ma mémoire
La terre me berçait entre ses bras amis.

« Depuis, d'un même amour j'aime la bête et l'homme,
Les pierres m'ont livré de douloureux secrets,
Et quel que soit le nom dont ma bouche les nomme,
J'adore, au fond de tout, de grands êtres sacrés.

« Je fauche mes désirs au cœur rêveur des plantes,
Vieux Cithéron, ton marbre est vivant dans mes os.
Je sais qu'un même esprit bat dans mes mains vaillantes
Et dans l'aurore en fleurs qui coule sur les eaux.

« Pur Néant, tu n'es pas... Dans mon âme intrépide
Trônent, comme des dieux, mes rêves couronnés.
C'est en eux que je vis, c'est en moi qu'ils sont nés,
Et je marche, vêtu de vérité splendide.

« O Chimère, regarde et dis-moi qui je suis.
Tous les héros sont morts qui voulaient te connaître,
Mais crains de les rejoindre au puits sombre des nuits
Si tu ne m'ouvres point le secret de mon être.

« Tu peux, si tu le veux, poser contre mon cœur
Le parfum languissant que boit ta chevelure,
Tu peux abandonner contre mon front vainqueur
Ta bouche où meurt le feu de toute la nature,

« C'est ta dernière aurore... A travers l'azur, vois,
Derrière le soleil des êtres vont t'entendre.
Mon cœur est assez grand pour contenir ta voix.
Parle, je suis ton dieu, l'Homme puissant et tendre. »

Et lacérant les fleurs qui gonflaient ses cheveux,
La Vierge monstrueuse oublia les victimes.
Vers le ciel, éperdue, elle tendit les yeux.
Les Immortels, debout, ruisselaient sur les cimes.

Elle cria, sur elle Œdipe était penché.
La foudre déchira le bord du précipice,
On entendit rouler dans le gouffre un rocher,
Et dans l'azur brûlaient les yeux de la Justice.

« O Justice, ô Beauté, tout est par vous conduit.
J'ai brisé la vertu de héros magnanimes,
Mais votre main terrible, ô Mères, aujourd'hui
Me cloue au lit rocheux où pourrissent mes crimes.

« Œdipe au cœur plus grand que la fatalité,
O Nature, a chassé de moi ton apparence.
Les hommes n'avaient pu vaincre mon ignorance,
Mais le calme héros portait la vérité.

« Une seule vertu habite aux flancs du monde.
Les hommes et les dieux boivent en frémissant
La clarté qui jaillit de la source profonde
Où bêtes et rochers puisent aussi leur sang.

« Que ce brûlant torrent jusqu'à mes seins jaillisse.
O dieux, mêlez nos sangs, venez, nous vous aimons.
D'une race sans peur je serai la nourrice,
Que l'été de ma race éclate sur ces monts ! »

Et la Vierge pressant Œdipe sur sa bouche
Se livra tout entière au désir du héros,
Tandis que le Soleil descendait dans leur couche
Et que la voix des dieux parlait dans les échos.

EURYDICE

Lorsque autour de mon cou Eurydice eut jeté
Ses bras que parfumait l'ombre d'un morne été
Et qu'elle eut mis son front défaillant sous ma bouche :
« Que le jour soit béni ! Les voiles de ma couche,
Dit-elle, avaient gardé l'empreinte de ton front.
Tout mon cœur me disait : Les dieux te le rendront,
Et les dieux m'ont rendu ton fugitif sourire.
Ne t'en va plus, prends-moi comme une humaine lyre,
Car si bêtes et fleurs ne respirent qu'en toi,
Il est juste et divin que je vive, aime-moi.
Tu ne peux m'oublier, c'est moi qui la première
Ai vu descendre en toi la sève de lumière
Dont le monde depuis a connu la douceur,
Et je fus ton amante avant d'être ta sœur.
Longtemps tu me pleuras, je dormais sous les plaines,
Et mon sang pâle et doux coulait dans les fontaines.

Mon ombre n'a jamais habité les tombeaux,
Mais aux lieux où j'étais s'éteignent les flambeaux,
Et l'air a des parfums dont je suis encore ivre.
La nuit est sans vertu, la lumière délivre.
La vie a des douceurs plus belles que la mort,
Je suis morte deux fois et je veux vivre encor.
Les souffles de la terre ont dispersé ma cendre,
Mais puisque jusqu'ici ta voix a pu descendre
C'est que la vie encor m'appelle, c'est le jour,
Et pour chanter ta lyre a besoin de l'amour. »

HYMNE A LA VICTOIRE

A Pierre Demolins

Si tes ailes de fer dévastent les murailles,
Brisent les vaisseaux sur la mer,
Si tu te plais, le soir, aux larges funérailles
Dont s'embrasent les cieux d'hiver,
Sur le cœur des héros tu mets tes mains tranquilles,
De lauriers, de bûchers, tu couronnes les villes,
O Victoire, terrible au fond du vaste éther.

Sous les chênes un dieu travaille,
Sa main robuste à la charrue.
Dans les flancs de la terre nue
Il jette en chantant la semaille.
Les socs luisent, beaux boucliers,
Pacifiques, les drus lauriers
S'endorment dans le soir qui tombe,
Et le soleil sacre la tombe
Des ancètres, pères des champs.

Mais demain renversant les maisons et les arbres,
Pleins de fracas, ivres de chants,
Foulant sous leurs chevaux les vieillards et les marbres,
Envoyés par les dieux méchants,
Des hommes inconnus, descendus des montagnes,
Te traîneront, livide, à travers les campagnes,
Victoire, qui t'abats du fond du vaste éther.

Parmi les vergers, une ville,
Mûrie à de belles aurores,
A dressé ses métiers sonores.
Dure sœur de la Paix fertile,
Mère de la guerre et des arts,
O déesse, sous tes regards
Une cité parfaite est née.
De temples tu l'as couronnée,
L'air se nourrit de ta beauté.

Tu reçois dans tes bras le savant solitaire,
Après ton règne médité.
Dans le cœur d'un héros tu fais tenir la terre,
Mère, nourris ma volonté.
Si je meurs, en voulant dégrafer ta cuirasse,
J'aurai d'un jour plus pur fait resplendir ma race,
Victoire, qui me fuis au fond du vaste éther.

Les peuples servent la Justice,
Et le chœur de tes lois sévères
Chante dans les pays prospères
Dont tu fus la rude nourrice.
Gloire, c'est nourris de tes chants
Que, dans leurs berceaux, les enfants
Te confondent avec leur mère,
Et toute race dégénère
Qui ne te porte dans son cœur.

Derrière les grands monts aimés de la lumière
Je suis né d'un peuple vainqueur.
Je t'ai pris dans mes bras, superbe enfant, mon Pierre,
Je t'ai mis sur l'autel de fer.
Je couronne ton front de mon âpre espérance,
Car c'est peut-être toi, pur de toute souffrance,
Que bénit la Victoire au fond du vaste éther.

LA MORT D'HERCULE

A Frédéric Mistral

« Comme je m'endormais, rêvant sur ta poitrine,
J'ai vu rouler ton front sous les flots de la mer,
Puis tu chassais encor emporté dans l'éther
Des monstres qui tombaient sous ta fureur divine,
Et les dieux admiraient la beauté de ton cœur.
Avant qu'au milieu d'eux tu t'en ailles vainqueur,
Couche-toi dans mes bras, ma chevelure est pleine
Des parfums de ce ciel qui doit te recevoir.
Pour nous des feux lointains s'allument dans la plaine,
Regarde, les bergers accourent pour nous voir.
Des vierges ont jeté des lys dans notre couche…
Un astre a-t-il baisé ton front ? Ris. C'est ma bouche.
Jamais comme ce soir la mer dans ses sanglots
N'avait ainsi roulé le soupir des épouses.

La mer nous parle. Ecoute, Hercule... Aux blancs îlots
Les touffes de lauriers s'ouvrent sur les pelouses. »

Sur le bronze et la pourpre, au bord du ciel, couchés,
Ils voyaient autour d'eux grandir le crépuscule.
Omphale caressait les cheveux lourds d'Hercule,
Et le jour s'endormait derrière les rochers.
Les torches parfumaient l'ombre de la terrasse,
Et des femmes chantaient, dans la nuit, à voix basse.
Mais Hercule soudain ouvrit les bras. « O dieux,
Vous m'avez appelé. Vos demeures sublimes,
Où je jouais enfant à vos pieds radieux,
Sont, comme les cités d'en bas, pleines de crimes.
Vos boucliers, du sang des justes sont couverts.
L'Ombre que je chassais au fond de l'univers
Monte vers vous, poussez les lourds battants d'ivoire.
S'il faut que tout entier je brûle, pour m'ouvrir
Le chemin où m'attend ma dernière Victoire,
Etoiles, je connais l'amour, je puis mourir. »

Les déesses laissaient flotter sur la mer sombre
Leurs voiles oubliés où s'enflammaient les eaux,
La lune sur les monts enivrait les troupeaux,
On sentait que les dieux ouvraient leur cœur dans l'ombre

Et loin d'Omphale Hercule était allé s'asseoir.
Les moissons embaumaient le silence du soir,
Il s'était tu, des pleurs roulaient sur sa figure.
Et pour le vaincre encor, riant dans les coussins,
Dénouant ses tissus avec sa chevelure,
Omphale, au bord du lit défait, cachant ses seins,
Nue à moitié, mêlait l'impudeur à la grâce.
Mais ayant invoqué le Père de sa race,
Les vagues de la mer et les rochers des monts,
Terrible, enveloppé du cri de sa victoire,
Bondissant au-dessus du marbre des balcons,
Hercule, sans la voir, s'enfuit dans la nuit noire.

Il courait vers les monts où se levaient les vents.
Quand il passait, les loups hurlaient vers leurs tanières,
Il entendait gémir les choses prisonnières.
Il suivait les lueurs qu'emportaient les torrents.
Il s'arrêta. Vers lui descendaient les étoiles.
Omphale et ses cheveux et l'odeur de ses voiles
Et les astres erraient mêlés dans ses bras nus.
« O dieux ! » Il sanglotait. Dans les herbes humides
Il trempait ses cheveux. « O dieux, dieux inconnus! »

Mais les échos malgré les astres restaient vides,
Et le silence obscur palpitait dans ses bras.
Il étreignit un pin : « O toi, tu répondras.
Les sanglots de mon cœur déchaînent la tempête,
Dans les sanglots du vent tu répondras, j'attends. »
Les loups fuyaient, du feu s'envolait de sa tête,
Et l'ombre s'enflammait à ses cheveux flottants.

Mais quand dans la forêt il vit s'enfler les branches
Et la nuit recevoir les vents mystérieux
Sans vouloir écouter ses appels furieux,
Après qu'il eut pleuré dans les clairières blanches,
Une colère énorme éclata sous son front.
« Aurore, cria-t-il, Ombre, les dieux vaincront. »
Et terrible, il tordit jusque dans ses racines
Un chêne, et brusquement il attaqua le bois.
Fracassant leurs genoux, déchirant leurs poitrines,
Broyant leurs troncs moussus qu'il marquait de ses doigts,
Dans l'ombre il arrachait les arbres de leur rêve.
Les mains en sang, le corps tout ruisselant de sève,
Traînant derrière lui les ormes dépouillés,
Il entassa, parmi les cris d'horreur des bêtes,
Sur un mont d'où fuyaient les aigles réveillés,
Un monstrueux bûcher battu par les tempêtes.

Alors il entendit les cris de la forêt,
Un souvenir lui vint de ses fureurs guerrières.
Les sources inondaient la mousse des clairières,
Une bête blessée au fond des bois pleurait.
Hercule regardait la mer pâle et lointaine,
Mais une voix monta du cœur noir de la plaine.
Il vit la nuit se fendre, un sanglot brûla l'air,
Le parfum de la mer noya sa chevelure,
Tout le ciel se jeta sur lui dans un éclair.
« Oh ! jaillis dans mon sein, âme de la nature,
Ivresse des soleils, forêt pleine d'adieux,
O sens transfigurés ! O mer, souffle des dieux !
Etoiles, enflammez les portes du mystère !
Divinités, ouvrez les portes de mon cœur ! »
Il se leva. « Clarté ! dieux d'amour ! » Et la terre
Sur son front vit tourner les étoiles en chœur.

Sur le bûcher debout, tandis que de leurs ailes
L'effleuraient lourdement un grand vol d'aigles roux,
Triste, Hercule, écartant les oiseaux sans courroux,
Sentit monter en lui les lois universelles.
Les eaux, l'air et le feu roulèrent dans son sang.

La terre contre lui posa son front puissant.
Il voyait, dans son ordre éternel, la matière.
Tout le vaste univers dont il était la chair
Battait avec son cœur, et la nature entière
Se pâmait dans ses bras dans la douceur de l'air.
Défaillant, sous ses pieds ayant les bleus pilastres,
Il touchait de la main le visage des astres.
Vénus l'enveloppa d'un sourire ébloui,
Son Père flamboyait en sa divine essence,
Et lui, parmi l'encens du monde évanoui,
Il s'assit au milieu des dieux, dans la Puissance.

« Vous m'avez appelé. Votre visage, ô dieux,
Déjà me souriait à travers l'étendue,
Et votre voix déjà je l'avais entendue,
Quand tombaient devant moi les fléaux odieux.
Comme Atlas chancelait, j'ai pris sur mes épaules
Le monde et dans mes mains j'ai tenu les deux pôles,
Sous le poids des destins j'ai raidi mes genoux.
Les lois autour de moi dansaient leurs blanches odes.
Toute une nuit, je fus des Pléiades l'époux.
Et plus tard je gravai les inflexibles codes
Sur le fronton d'un temple, en face de la mer,
En m'inspirant du cours des astres dans l'éther.

Maintenant délivré du servage des choses,
Si quelqu'un a troublé l'ordre éclatant des cieux,
Je puis, maître à jamais de mes métamorphoses,
De votre char d'azur reforger les essieux. »

Et sur le mont sacré d'où s'envolait la cendre
Les flammes s'éteignaient dans le jour blanchissant,
Mais les aigles gardaient sur leur corps frémissant
L'épouvante des dieux qu'ils avaient vus descendre.
Dans une joie auguste, au bord du ciel penché,
Un visage serein contemplait le bûcher.
Sous les bois dévastés s'engouffrait la rafale,
Le soleil pâle et doux éveillait les oiseaux,
Et jusqu'aux rochers nus où sanglotait Omphale
A travers le matin montait le bruit des eaux.
Sans voir au fond de l'air brûler la face austère,
Les moissonneurs chantaient en dépouillant la terre.
Dans les bras des enfants tombaient les fruits nouveaux.
Les hommes commençaient la tâche coutumière,
Et joyeux, présidant à ces calmes travaux,
Hercule avec les dieux riait dans la lumière.

LE BOULANGER

Lumière, ton beau front, pour prolonger la race,
Comme la chair d'un dieu, dore un pain palpitant
Dans ce four, temple sombre où s'enflamme ta face,
Où l'aïeul au grand front enfournait en chantant.

De sa bouche tombaient des paroles augustes,
Entre ses larges mains la pâte blanchissait.
Comme Dieu par nos chants soutient les hommes justes,
De la fleur des blés mûrs l'aïeul les nourrissait.

Pour songer saintement au patient ancêtre
Qui remplit ses travaux ainsi qu'un sacrement
Et qui pétrit pour nous la poussière de l'être,
O Muse, asseyons-nous sur les sacs de froment.

La terre est de nos dieux la nourrice féconde.
O père, dans ma chair circule un sang pieux.
Le travail dans nos cœurs porte le sang du monde,
Un travail continu nous jette au sein des dieux.

La maison aux passants ouvrait sa large porte,
Les sacs pesants de blé s'entassaient sur le seuil,
Tu riais au froment, sur ta poitrine forte
Croisant tes bras de maître en un tranquille orgueil.

Lorsque de pain bien cuit les tables étaient pleines
Tu caressais le pain fumant avec amour.
Comme vers un autel les récoltes des plaines
Pour nourrir le pays affluaient vers ton four.

Lumière, chair des dieux qui deviens pain de l'homme,
Gonfle aussi de ta vie éternelle mes chants.
C'est mon aïeul encor qui dans mes vers te nomme...
Fasse que soient mes vers féconds comme ses champs.

ITHAQUE

Ils se sont éloignés... Triste et seule, elle veille.
Et dans la profondeur de son cœur elle a vu,
Tel qu'il doit revenir, dans une nuit pareille,
Vieilli, transfiguré, le grand époux perdu.

Les derniers serviteurs qu'elle garde autour d'elle
Ont enlevé la table, et sur les peaux couchés
Ils dorment. Pénélope, elle seule fidèle,
Songe à tous les lauriers par Ulysse arrachés.

La grande nuit d'argent règne à travers la ville.
Assise sur le temple elle exalte les toits,
Et la veuve qui rêve en pleurant et qui file
Appelle en son esprit cette nuit sœur des rois.

Dans le port des pêcheurs chantent, un flambeau brûle,
La ville est endormie... Et sur le noir métier
Pénélope penchée, au milieu d'un sentier
Tisse avec ses fils d'or les traits brillants d'Hercule.

Toute son âme, hélas ! tremble comme sa main,
Car dans le demi-dieu triomphant qu'elle tisse
Les rudes prétendants reconnaîtront demain
Dans toute sa beauté le généreux Ulysse.

Au milieu du sentier, appuyé sur l'épieu,
Regardant à ses pieds les bêtes abattues,
Il est là, souriant et vainqueur, comme un dieu.
Les nymphes qui chantaient, pour le voir se sont tues.

Sur un tronc d'arbre mort le chasseur va s'asseoir,
Et pour que quelque chose à son cœur parle d'elle,
L'épouse, dans un coin du ciel où vient le soir,
Brode une blanche étoile éclatante et fidèle.

ANTIGONE

A EMMANUEL DELBOUSQUET

« O ma fille, j'entends des voix sur le chemin.
Ils reviennent des champs, sans doute, le soir tombe.
O dieux, quand viendrez-vous me prendre par la main
Et, mes travaux finis, me mener à la tombe! »

— « Père, quelle douleur vous accable aujourd'hui?
Nous approchons, je vois blanchir les murs d'Athènes.
Par ma main jusqu'ici les dieux vous ont conduit.
Voulez-vous vous asseoir au bord de ces fontaines?

« Je laverai vos pieds dans le ruisseau voisin...
Sur les vignes en fleurs j'entends une colombe,
L'air du soir est chargé d'une odeur de raisin.
Voici du miel, mangez... » — « Ma fille, je succombe.

« Depuis longtemps j'entends la Déesse venir.
Depuis que ce soleil a chauffé mes paupières,
Je la sens palpiter dans l'air et dans les pierres.
Elle approche... Grands dieux, que vais-je devenir ? »

— « O mon père, ce sont les dieux, Zeus vous appelle !
Que leur visage est pur ! ils descendent des monts.
Les voici... L'air est beau, la montagne ruisselle,
O mon père, ce sont les dieux que nous aimons. »

— « Je n'entends que le soir qui tombe sur la plaine.
Zeus ouvrirait mes yeux sanglants, ce n'est pas lui.
De sanglots étouffés j'ai la poitrine pleine...
Sans qu'Œdipe l'ait vu, hélas ! un jour a lui.

« Mais je sens près de moi ta présence immortelle,
O vierge. Ton sourire éloigne les daimons,
Et sur mon front tes mains ont une douceur telle
Que mes yeux déchirés s'emplissent de rayons. »

Sur la route les chars qui pliaient sous les gerbes
Passaient avec lenteur au milieu des chansons.
De grands chiens aboyaient et couraient dans les herbes.
Le soir tranquille et bleu tombait sur les moissons.

Et le vieillard sacré, que soutenait sa fille,
Respirait les parfums et touchait le blé mûr.
« Déméter... » Il voulut baiser une faucille,
Et le croissant déjà blanchissait dans l'azur.

Ils marchaient lentement, l'ombre était embaumée,
Un moissonneur offrit à la vierge des fleurs,
Mais elle, qui songeait à son toit sans fumée,
Sous ses cheveux défaits laissa couler ses pleurs.

Plus loin, au bord d'un puits un homme la fit boire.
Un dernier char passa, dans l'ombre, rude et lourd.
Un rossignol chantait, l'Acropole était noire,
Et le vieillard pleurait en approchant du bourg.

Autour de lui, pourtant, sans qu'il vît leur cortège,
Pareilles à sa fille, et soutenant son front,
Passant leurs doigts brillants dans ses cheveux de neige,
Les Grâces invoquaient les heures qui viendront.

Le soir religieux flottait sur la campagne.
Un berger en sifflant rassemblait son troupeau.
« Que la douceur du ciel, ô vieillard, t'accompagne »,
Dit un enfant couché dans l'herbe d'un ruisseau.

Alors Œdipe vit briller sa vie entière
Entre les mains des dieux, il sut la vérité :
Il tombait sous le poids de la fatalité,
Et le bois de Colone était plein de lumière.

« O ma fille, j'entends la Déesse venir,
Dit-il, elle a touché mes sanglantes paupières.
Mon corps m'entraîne, hélas ! Que vais-je devenir ?
Puisse mon sang maudit nourrir au moins les pierres.

« Oh ! laisse encor mes mains une dernière fois
Deviner la douceur de ton visage, laisse...
Tu pleures... Dans mes bras tu riais autrefois...
Que tu dois être belle auprès de ma vieillesse !

« Malheureux, tu n'auras de moi qu'un souvenir.
Tu m'as vu près de toi pleurer des nuits entières...
Vois, mon corps moribond ne peut me soutenir.
Je ne sentirai plus la fraîcheur des rivières.

« Tu ne veilleras plus autour de mon sommeil,
Car jamais plus mon front, dans ma nuit sans étoiles,
N'aura pour s'endormir la fraîcheur de tes voiles.
Je ne verrai jamais la splendeur du soleil.

« Ma fille, nous voici sur le sol de Colone.
J'entends la blanche mer où doit tomber le soir.
Voici le temple... Viens... Au pied d'une colonne
En attendant les dieux ton père veut s'asseoir.

« Ce jour mettra le terme à ma longue détresse.
Ces mains, ces cheveux blancs, pour jamais tu les vois...
De feuilles de lauriers je veux sacrer ta tresse.
Chante... Je mêlerai ma prière à ta voix.

« Les dieux, voici les dieux... Sous ta verte couronne
Ton front brille... » Et debout, fouetté par le vent noir,
Il marchait. Il tomba dans les bras d'Antigone,
Et de ses yeux ouverts il ne put plus rien voir.

JOUR DORÉ

A Jean Vignaud

Le matin frissonnant qui s'échappe des îles
Pose ses mains au front des villes,
Elles s'éveillent en chantant.
Les forgerons joyeux jettent sur leur enclume
Un bloc nouveau, la mer s'allume,
Les pins boivent le jour flottant.

Sur le sommet glacé des montagnes, les Pères
Au joug étincelant, par paires,
Courbent les taureaux écumants,
Et les hommes vont voir les divines charrues
Dans les champs déchirés des nues
Tracer de grands sillons fumants.

Les chars avec lenteur sont sortis des étables,
Dans les champs moissonnés déjà courent les chiens.
On a fleuri le front des Priapes gardiens
Qui tiennent loin des ceps les grands vents redoutables.
Et les vieillards, assis autour des blanches tables,
Causent en regardant atteler les chevaux.
Toute la plaine chante, un encens monte ; augustes
Les dieux partout mêlés au cœur des hommes justes
Des moissonneurs joyeux bénissent les travaux.

Dans le ciment des mots, de ma truelle d'or,
Moi, je bâtis le temple.
L'heure est grande. Midi triomphe. La mer dort,
Mais la terre contemple.

Tout l'Olympe, les dieux et les Muses sont là.
Je les vois, je les touche.
Minerve m'a baisé sur le front, et voilà
Qu'Apollon parle par ma bouche.

« Ruisselle de mes bras, superbe humanité.
J'ai soufflé sur tes yeux et tu vois la lumière.
La terre a retrouvé sa substance première
Et chante comme aux jours de sa virginité.

« Tour à tour dans mes bras j'ai pris douze déesses,
Dans leur sein déchiré mêlant les éléments,
Et le monde obéit aux divins mouvements
Qu'imposa mon esprit à leurs larges caresses.

« Si comme un trône d'or j'ai ciselé l'éther,
Devant leurs yeux, mes mains, qu'inspirait mon extase,
Ont façonné la terre entière comme un vase.
J'ai pétri comme un corps de bacchante la mer.

« Maintenant berce-moi, chœur des lois, cœur énorme
Et magnifique, ô cœur où ma joie a battu.
La terre devient fleur et le soleil vertu.
En moi tout est pensée, en moi tout se transforme. »

Il a parlé. Le ciel plein d'un frémissement
Brûle comme les vagues.
La mer, d'amour blessée, à son gémissement
Mêle mes plaintes vagues.

Je me suis tout entier hors de moi répandu.
« Que le ciel me réponde! »
Et le ciel, Apollon! Muses! m'a répondu.
Je suis la voix du monde.

Dans le ciment des mots, de ma truelle d'or,
Je bâtirai le temple.
Au-dessus de la terre et de la mer qui dort
Mon être délivré contemple.

C'est le divin moment où dans chaque cité
Sur les blancs escaliers rêvent les courtisanes.
Les guerriers, frottés d'huile, à l'ombre des platanes,
Luttent nus au déclin des beaux jours de l'été.
Pour les vieillards heureux un aède a chanté.

Sur le fronton d'un temple, au bord d'une terrasse,
Se posent les oiseaux sacrés ; sortant du bain,
Les éphèbes mouillés tendent les arcs d'airain,
Les mères jouissant de la fleur de leur race.

Sur les rocs de la mer sèchent les lourds filets.
Là-bas quelques pêcheurs fouillent la côte encore,
Et derrière eux la mer tout entière se dore.
Le croissant flotte au bord des grands monts violets.
Pour bénir sa cité Minerve s'est penchée,
Elle baigne un moment dans l'air mauve du soir,
Et la ville fumant comme un large encensoir,
Aux pieds étincelants de la Vierge, couchée,
La voit sur l'Acropole en souriant s'asseoir.

Dans les champs les enfants jouent tout nus dans les herbes.
Les chariots chargés de gerbes
Pèsent dans l'ombre des chemins.
Aux bras des moissonneurs les Mères enlacées
Mettent du chant dans leurs pensées
Et des couronnes dans leurs mains.

Un grand soir tombe. Un chien aboie autour des meules.
Et les étoiles, les aïeules
De tout cet univers heureux,
Une après l'autre, au ciel, suivant leur marche sûre,
Accueillent l'immense murmure
Qui monte des champs ténébreux.

Parfois un feu s'allume aux montagnes lointaines.
Les bergers mènent aux fontaines
Leurs brebis avant le repos.
Ils chantent, attendant qu'une voix leur réponde.
La paix des dieux est sur le monde
Comme la leur sur leurs troupeaux.

LE CHANT DES MUSES

LE CHANT DES MUSES

A Madeleine et Edmond Fleg

Les Muses

Cime des bois, lumière, ô fleuve, chair des hommes,
Coulez entre nos mains, l'air est beau, palpitez.
Nous sommes la Beauté, l'Amour, le Chant. Nous sommes
Les nourrices des dieux, les Muses ! Cieux, chantez.

Thalie

Nous t'avons vu jaillir, indomptable énergie,
Du néant radieux que dévore la mer,
Tu montes, tu répands ta force dans l'éther…
Homme, brûle ton cœur dans la divine orgie.

La terre s'est ouverte aux vents brûlants d'été,
Sous les chênes rugueux se sont jointes les bêtes,
Dans les riches cités c'est la saison des fêtes,
Les vierges ont brodé leurs voiles, j'ai chanté.

J'ai fait s'unir les bois aux collines ardentes,
Un long apaisement tombe à présent du ciel,
Sur les champs l'air doré prend la douceur du miel,
Chantons, le soir ému baise mes mains pendantes.

Les Muses

Le soir dans les vallons s'éveille en caressant
La fontaine endormie, et voici les bergères...
Vierge, une Muse en pleurs va couler dans ton sang,
C'est bien nous, reconnais les saintes étrangères.

Melpomène

Dans un soir embaumé comme l'est celui-ci
Tu sentiras en toi s'ouvrir une autre vie,
Pas à pas jusqu'ici ta race t'a suivie,
Sous les chênes en fleurs tu seras mère aussi.

Ton enfant poussera comme le pin robuste,
Nourris-le du lait fort des antiques vertus
Et d'un bonheur certain ses jours seront vêtus :
Qu'il porte dans son cœur un monde calme et juste.

S'il est sage, il verra, splendeur des cieux ouverts,
Descendre en lui les dieux, pères de son génie,
Et coulant de nos mains la puissante harmonie
Enchaînera sa vie aux lois de l'univers.

Les Muses

Pour recevoir les dieux la mer ouvre ses îles,
La table est d'or, la nappe flotte, au grand festin
Les Immortels assis ont appelé leurs filles,
Et la céleste orgie éblouit le matin.

Clio

Aux pentes de l'Olympe une race va naître,
O mes sœurs, dans les bois mugissent les taureaux,
La terre attend, les dieux ont pour fils des héros,
Dans les âmes en fleurs c'est le printemps de l'être.

Les fils des Immortels sont beaux comme le jour,
Mais dès que leurs baisers sont rythmés par la lyre,
C'est nous seules, ô sœurs, qu'à travers leur délire,
Epris de la justice, ils cherchent dans l'amour.

Les fureurs de la guerre et les soirs de victoire
Peuvent rougir leurs bras sans enivrer leur cœur,
L'ordre du monde seul émeut leur sang vainqueur,
Et la Mort n'est pour eux que la sœur de la Gloire.

Les Muses

La race d'or se lève où les dieux ont sculpté
Le visage accompli de la famille humaine,
Nos voix ont façonné la pure humanité,
Hommes, par nous l'amour triomphe de la haine.

Terpsichore

Unissez-vous, les champs fument comme un encens
Et la ronde des blés tourne dans la poussière,
La terre balancée enlace la lumière,
L'âme des morts heureux pénètre tous vos sens.

Vous, de la cité d'or pour forcer les murailles,
Qu'en la danse orageuse écument vos cheveux,
O vierges, livrez-vous aux fureurs des aveux
Qui font les soirs d'amour semblables aux batailles.

Unissez-vous, venez, j'ouvre les bois sacrés,
Que votre chœur imite au fond de la clairière
Des astres au cours sûr les strophes de lumière,
Tout un ciel renaîtra sous vos pieds inspirés.

Le monde avec ses rocs, ses plantes et ses bêtes
Se déroule en dansant autour des vastes dieux.
Tout se tient, tout s'enchaîne au cercle radieux
Qui, la nuit, tourbillonne au-dessus de vos têtes.

Unissez-vous, torrents, pierres, fleuves, forêts,
Arbres, joignez vos bras, l'âme du monde passe,
Planètes, enlacez vos orbes dans l'espace,
Hommes, jetez vos cœurs dans les nombres sacrés.

L'universelle argile en nos mains se modèle,
Les éléments confus embrassent nos genoux,
Allégée, éclatante, harmonieuse en nous,
La nature revit dans son ordre fidèle.

Les Muses

Rien ne meurt, tout se lie à l'esprit de l'éther,
Si tant d'hommes tombés ensemencent la terre
C'est afin que l'Olympe aux quatre vents ouvert
Des astres de leur cœur reçoive le mystère.

Polymnie

Le cœur de l'homme juste est un Olympe aussi,
Chacune des vertus sur son trône y médite,
Dans ce temple vibrant toute parole dite
Fait se lever un dieu qui répond : « Me voici. »

Ami de la sagesse et de la solitude,
O Juste, qui vers nous lèves tes belles mains,
Nous penchons notre front vers tes rêves humains,
Et tes rêves d'un jour sont dans leur plénitude.

Il est au bord du ciel une terrasse d'or.
Pour y songer à toi souvent j'y suis venue,
Et tes yeux contemplaient longtemps la même nue,
A l'heure solennelle où le monde s'endort.

Mais ces yeux lentement emplis de mon génie
S'ouvraient avec ton âme à l'infini du soir,
Voilée à tes côtés je descendais m'asseoir,
Et ton être ébloui murmurait : « Polymnie. »

Polymnie, ô mon fils, c'est moi, tu me connais...
Tu mourras, pour qu'en moi ta belle âme pensive
Dans sa strophe achevée immortellement vive :
Tu ne meurs pas, au ciel de nos chants tu renais.

Laisse les fruits mûrir, laisse tomber les temples,
Seul, dans ce que tu vois, ton esprit est réel.
Du monde que les vents agitent sous le ciel
Il ne reste en nos cœurs que ce que tu contemples.

Les Muses

De sa calme eurythmie un temple emplit le ciel,
Les Lois y perpétuent leurs fêtes émouvantes,
Dévoilons au chaos le rythme essentiel
Par qui les choses sont réelles et vivantes.

Calliope

O peuples, accourez, levez-vous, nations.
Triomphes, acclamez la Guerre éducatrice.
Sur les remparts en feu l'éclatante Justice
Sûre de l'avenir trace de droits sillons.

Comme elle dans mes mains prenant les flottes mortes
J'ai poussé devant moi les chevaux du couchant,
Tout un peuple guerrier s'est nourri de mon chant,
Et les villes en joie ouvraient leurs larges portes.

Parfois de beaux mortels énamourés de moi
S'endormaient dans les plis de ma robe sanglante,
Et lorsqu'ils s'éveillaient dans une aurore lente
Ils sentaient croître en eux une nouvelle loi.

Les clairons se taisaient... ô fondateurs de villes,
Alors les pierres d'or entendaient votre voix,
Vous passiez, acclamés, portés sur des pavois,
Et vous me bénissiez dans vos âmes tranquilles.

Il vous reste à bâtir la céleste cité,
Maçons de l'éternel, tailleurs d'images, prêtres,
Dans un ciment d'amour édifiez les êtres,
Dans les pierres de feu dressez la vérité.

Toujours, autour de vous, en vous, dans vos pensées,
Avec vous marchera la cité de l'Esprit,
Sur l'éclatant rempart de vos désirs pétri
Les dieux viendront rêver aux choses commencées.

Les Muses

Si le ciel déchiré par l'éclair de nos voix
S'est encor élargi derrière les planètes,
Homme, fils ébloui des astres, homme, vois
La liberté du ciel dans l'ordre de ses fêtes.

Uranie

Que ces flammes d'azur dévorent la douleur.
Les grandes mers du ciel aux îles de lumière
Roulent dans leurs sillons de splendide matière
Votre terre, ô mortels, comme une immense fleur.

Tu tombas du soleil, ô terre maternelle,
L'amour des astres bat dans ton âme de feu,
Tu bois à larges traits les clartés du ciel bleu
Sans jamais épuiser la source originelle.

La même vie emplit tout le blanc firmament,
Les vents, fils du soleil, inondent ta pensée,
Selon ma volonté ta marche est cadencée,
Ton cœur te lie au ciel à chaque battement.

Nourris-toi du soleil, mange la chair divine,
Le sang des grands aïeux du monde coule en toi,
Mais dresse ton esprit qui se forme, vers moi,
L'ébauche de ton dieu dans tes flancs se devine.

Un sommeil prophétique enivre les vergers,
Tu ne peux contenir la sève nourricière,
Le ciel a secoué ses branches de lumière,
Les fruits d'or vont tomber dans le cœur des bergers.

O peuple des bergers, sous mes flambeaux tu marches,
Et le monde, semblable à tes troupeaux, me suit.
Les astres, descendus des trônes de la nuit,
S'endorment à mes pieds comme tes patriarches.

Je suis la loi du ciel, vos foyers s'éteindront
Et la foudre, ô bergers, dévorera vos bêtes,
Mais moi, dont le grand cœur est aimé des tempêtes,
Au-dessus de l'azur mes mains vous berceront.

Car j'aime, large éclair au fond de vos ténèbres,
Précipiter parfois le poids de l'univers
Dans un beau théorème ou dans de calmes vers,
Je suis le ciel aussi des chants et des algèbres.

Consciences, chantez comme les sphères d'or.
Unissez vos efforts dans mon intelligence,
En moi tout vient finir, en moi tout recommence...
O mes sœurs, qu'il est beau ce monde qui s'endort.

Les Muses

Il dort, sombre chaos, ô matière, nuées !
Que va-t-il murmurer en voyant le soleil ?
Ecoutons le sanglot des choses remuées.
Il nous répond déjà du fond de son sommeil.

Euterpe

Déjà les monts fervents sont sortis de la brume,
Le Jour laborieux, debout à l'horizon,
Mesure le travail qu'il faut à la saison,
Et l'aube dans les blés l'entraîne et le parfume.

Descendons avec lui la pente des vallons,
Allumons les foyers, dirigeons les charrues.
Un Virgile ignoré qui nous a reconnues
Se détourne à demi derrière ses sillons.

Descendons, tout le ciel est moins beau sur nos voiles
Que tous ces cœurs humains qui ne battent qu'en nous,
Descendons dans les bras enlacés des époux,
Ils ont déjà donné nos noms à des étoiles.

Venez. La mer est là qui nous ouvre ses ports,
Une autre mer roule ses blés dans les campagnes,
Midi fauche en passant les ombres des montagnes,
La terre aux bras du soir prolonge ses transports.

Là-bas des forgerons forgent sur leur enclume
Un glaive que la Paix couronnera de fleurs,
Ils chantent, des enfants mêlent leur chant aux leurs,
Et derrière eux le soir de la cité s'allume.

O premières lueurs des fermes, ô flambeaux,
Les chariots, chargés de foins, frôlent les meules,
Et c'est l'heure où pour nous les courtisanes, seules,
Savent sous les parfums rendre leurs corps plus beaux.

La mer va s'endormir sur l'épaule des îles,
Et les hommes comme elle appellent le repos.
Ils ne travaillent plus, ils mangent, des échos
Traînent encore en eux, ils s'endorment, tranquilles.

Mais il est, je le sais, sur des lits éclatants,
Malgré le poids du jour, de beaux corps qui s'unissent,
Descendons, ô mes sœurs, des âmes nous bénissent
Tandis qu'errent leurs mains dans des cheveux flottants.

Sous nos regards heureux le cœur du monde s'ouvre,
Le visage de l'homme est notre seul autel,
Du chaos est sorti ce peuple à notre appel,
En nous l'humanité se cherche et se découvre.

Les Muses

O Paix, divine Paix, que nous leur accordons,
Avec nous, dans le cœur des hommes, prends naissance·
Descendez sur le monde, ô mes sœurs, descendons,
Images de l'amour et de la connaissance.

Erato

Amour, lorsque la guerre a dévasté les champs,
Dans la sérénité des larges nuits tranquilles
Tu viens, et lentement tu repeuples les villes,
Tu viens, accompagné par le rire et les chants.

Les vierges devant toi brûlent sous leur ceinture,
Et mêlant cette flamme à notre austérité
Nous t'attendons debout sur le grand lit sculpté
Par les désirs errants de toute la nature.

Viens dans mes bras, mes sœurs, ô maître, chanteront.
Tu veux que constamment le monde entier renaisse :
C'est de nous qu'il reçoit l'éternelle jeunesse,
Quand notre chant mourra les astres s'éteindront.

Les cieux peuvent passer et les astres s'éteindre,
La terre s'abîmer sous le soleil brisé,
Le néant révolté peut fuir sous ton baiser
Et l'abîme des jours refuser de t'étreindre,

Mais moi, moi que ton feu tout entière remplit,
Qui t'adore, désir, source, raison, semence,
O principe, de qui tout coule, où tout commence,
Que mon cœur, que mon corps sans voiles soit ton lit.

Autour de nous mes sœurs chanteront, la matière
Est telle que ta joie, ô Souverain, la fait,
Viens, ramenons le monde à son ordre parfait,
L'avenir brûle en nous dans sa splendeur entière.

Viens... Tout mon sang est plein du désir de t'avoir,
Dans mon sang c'est le monde entier qui te désire.
Est-ce moi qui te veux, ou la mer qui soupire?
L'univers s'ouvre en moi pour mieux te recevoir.

O mes sœurs, le voici, chantez... Il m'environne.
C'est lui, l'ardent néant impossible à saisir,
C'est lui, le créateur, la fin de tout désir...
L'univers avec moi dans ses bras s'abandonne.

Nous roulons sur le lit des astres... Je le vois.
O connaissance ardente, unique joie, extase.
Il m'a prise... Je nais... Chantez, le ciel s'embrase.
Que naisse un nouveau monde autour de votre voix.

Les Muses

Cime des bois, lumière, ô fleuve, chair des hommes,
Coulez entre nos mains, l'air est beau, palpitez,
Nous vous aimons. O cieux, chantez ce que nous sommes.
Nous sommes la beauté du monde ! Cieux, chantez.

PRINTEMPS FUNÈBRE

A la Marquise de Magallon d'Argens

Mon père est mort… Au bord des cieux
Transfiguré par la souffrance
Le chœur élu de nos aïeux
Se penche vers son espérance.

Rois sans sceptre, saints en haillons,
Pétrisseurs de pain ou d'argile,
Ils descendent dans les rayons
De l'universel évangile.

Autour du lit sans oraison
Le cierge éteint les illumine
Et toute la vieille maison
Avec mon âme les devine.

Un grand silence consolé
M'enveloppe de son suaire.
O mon père, m'as-tu quitté ?
Tu me souris comme naguère.

Ton sourire délicieux
Sur le marbre de ton visage
Erre comme l'ombre des cieux
Sur la neige d'un paysage.

Et comme l'aube sur la mer,
Au bord lointain de ma pensée
L'Esprit se lève dans l'éther
Et sur mon âme ensemencée.

Sur quels sommets arrives-tu ?
Est-ce ma mère qui t'appelle ?
Est-ce un ange, est-ce une vertu ?
Quelle est cette forme immortelle ?

C'est dans mon cœur que tu réponds,
Tout mon cœur me dit de te suivre.
Tu parviens aux pays profonds
Où l'on ne meurt que pour mieux vivre.

Les pays d'immortalité
Sont devant toi, poursuis ta route,
Mais songe au fils qui t'a quitté,
Songe à celui qui reste et doute.

Pain de la foi, beau don des morts !
Du sein de ta nouvelle gloire
Donne-moi la santé des forts,
Nourris-moi du pain qui fait croire.

Toi qui durant tes jours joyeux
Pétrissais le pain de ma vie,
O mon père silencieux,
Par toi mon œuvre soit bénie.

LE TOMBEAU

J'entends gronder là-bas l'océan des poèmes,
Vers le pain quotidien s'en vont les hommes blêmes,
Ma douleur redescend les escaliers de l'air.
Mes yeux s'ouvrent, la terre et les cieux sont les mêmes,
Mais un nouveau printemps tressaille dans ma chair.

Depuis trois jours déjà dans son cercueil de chêne
Mon père, les yeux clos du sommeil de la mort,
Contemple en pâlissant l'éternité sereine,
Et couchée avec lui ma jeunesse s'endort.

J'entends gronder en moi l'océan des images.
Est-ce un autre destin ? Est-ce un autre univers ?
Le miel fort qui m'enivre enivre les feuillages,
Mon cœur s'ouvre, gonflé de sources et de vers.
Ma volonté renaît avec les bourgeons verts.
Un grand sourire ému tremble sous la rosée,
Et mon champ se prolonge en un vague Elysée
Où tous mes morts amis viennent causer entre eux.

Virgile ensoleillé s'est assis sous ma treille,
Roland sonne du cor, Ronsard est amoureux,
Riant à Cellini qui tresse une corbeille
Diderot s'intéresse au rucher qui s'éveille,
Marc-Aurèle et Vigny passent sous les cyprès,
A travers les rayons qui rôdent sur les prés
Platon émerveillé montre dans la campagne
A Courbet qui les peint le chœur des morts heureux,
Le peuple des élus chante sur la montagne,
A l'orgue des forêts Beethoven l'accompagne,
Et mon père humblement s'assied au milieu d'eux.

Je me suis approché... Sa gaîté coutumière
Pétille dans ses yeux, mais la froide lumière
Des Ombres nous sépare, éclaire mes remords.

J'ai honte de mes jours...
— « Dans cet avril des morts
Ton cœur a refleuri, mais ton âme est pareille,
Ta vie en s'achevant, père, n'a pas changé.
La troupe des héros, homme simple, t'accueille.
Moi, me traiteront-ils un jour en étranger ?
As-tu pétri mes jours comme une pâte ingrate ?
Quand tu cuisais mon pain, déjà me jugeais-tu ?
Ai-je suivi, dis-moi, la route morne et plate ?
Quand d'autres triomphaient, paresseux et vaincu,
O Volonté de vivre, ai-je vraiment vécu ? »

— « Qu'importe !... Ta jeunesse est morte,
Mais le printemps frappe à ta porte.
Rien n'arrête l'Adolescent.
Il doit venir par les collines,
J'entends le rire des ravines
Qui l'égratignent en passant.

« Coule le temps, meure l'espace !
A peine si ce ciel qui passe,
O mon fils, m'éloigne de toi.

Reprends-toi… Va lire Lucrèce,
Pendant que le soleil caresse
Les vieilles tuiles de ton toit.

« Qu'est-ce qui te tourmente et qui te désespère ?
Tu pourrais visiter aux côtés de ton père
D'autres cieux et d'autres pays,
Quand tu rassasieras le doute qui t'affame,
Tu ne trouveras pas d'autre âme que ton âme,
D'autres soucis que tes soucis. »

Un bâton à la main, sans me voir, hors des choses,
Là-bas, hors de la vie, au bord de l'éternel,
Il gravit un coteau… M'entend-il ? Tout le ciel
N'est qu'un pré d'émeraude où s'effeuillent des roses.

L'angelus qui s'éteint tremble encore dans l'air,
Vers le pain quotidien s'en vont les hommes blêmes,
J'entends gronder en moi l'océan des poèmes,
O mon père, c'est toi qui revis dans ma chair.

Je contemple à mes pieds l'océan des images,
Le monde sous mes yeux est comme un livre ouvert.
De l'immense missel les vents tournent les pages,
Sur les feuillets les bois mettent un signet vert,
Un parfum d'au-delà sort du livre entr'ouvert.
Dans le matin glacé qui baigne au loin les cimes,
Le cœur gonflé d'amour, le front battu de rimes,
Sur le dernier feuillet mes rêves se sont tus.
Autour de ma maison le monde va revivre,
Les mots dorment, de nuit et de clarté vêtus,
Et je vais essayer, ô père, dans ce livre
De tailler un tombeau digne de tes vertus.

A DELPHIQUE

Toi, ne crois pas que je t'oublie,
Je n'ai pas prononcé ton nom,
Mais toute ma mélancolie
A monté de ton cœur profond.

Il n'est pas dans toute mon âme
Un sentiment qui ne soit toi...
Je sens couler des pleurs de femme
Sous mes paupières... Est-ce moi ?

Est-ce nous qui pleurons ensemble ?
Mes sanglots étreignent les tiens.
Quel est ce ciel nouveau qui tremble
A travers tes baisers chrétiens ?

Prends ma main, éloigne la Muse,
Défends-moi contre mon bonheur,
Mêle une amertume confuse
Au printemps qui gonfle mon cœur...

LACRYMÆ RERUM

Les humides rumeurs de la pluie et du vent
Entrent par la fenêtre ouverte sur la plaine,
Mais tes yeux sans clarté, ta bouche sans haleine
Ne sentent plus, hélas ! rien du monde vivant.

Ton fils, sous les rosiers, à l'ombre de tes roses,
Peut t'évoquer, mais toi, mon père, plus jamais,
Dans le vieux parc, sur le vieux banc où tu fumais,
Tu ne viendras rêver à l'amitié des choses.

Ils vont fleurir, les lys que tu plantas ! L'Eté
Va cueillir de ses doigts brûlants la rouge pêche.
Mais un autre déjà s'est servi de ta bêche,
Le jardinier distrait ne t'a pas regretté.

Cependant le bon puits, sous sa barbe de lierre,
Sous son front décrépit, se souvient par moment,
Un souci ride l'eau du vieux bassin dormant,
Le laurier à genoux murmure une prière.

Pour les indifférents rien ne semble changer,
Mais pour moi, pour ton fils à qui parlent ces choses,
Un frisson leur répond du champ où tu reposes,
Et ton âme a tremblé dans l'âme du verger.

L'ORAGE

Mon cœur n'aimait pas les nuages,
Mais qui te résiste, Douleur ?
Le cœur ruisselant des orages
Se mêle aux larmes de mon cœur.

Sur la mer qui pleure et moutonne
D'affreux troupeaux à l'horizon
Accourent dans un bruit d'automne...
Pourquoi trembles-tu, ma raison ?

As-tu peur de ce que t'apporte
L'ouragan déchaîné ?... Tais-toi.
Le vent de Dieu frappe à ta porte,
La douleur passe sous ton toit.

L'Etre de fiel que tu redoutes,
L'Ange est entré... Le vent là-bas
Chasse les feuilles et les doutes,
La mer gémit, le ciel est bas,

Mais dans ton âme ravinée
Par tous les souffles du tombeau
Tremble une source illuminée
Au seuil d'un grand pays sans eau.

DERNIER PRINTEMPS

O disparu, voici le printemps noir…
Va-t-il fleurir le champ des asphodèles ?
Dieu mêle-t-il aux rayons de ton soir
L'âme morte des hirondelles ?

Te souvient-il du terrestre printemps,
De la fontaine et des fleurs inquiètes ?
Voici l'avril des nuages flottants
Et le retour des alouettes.

La source en pleurs, des bras du vieil hiver,
S'est échappée, une rose à la bouche ;
Sur le bassin, dans l'ormeau déjà vert,
Le soir, le rossignol se couche.

Notre verger, par l'Amour visité,
Est bourdonnant de lueurs et d'abeilles,
Sur les beaux pieds du dieu ressuscité
Les prés dispersent leurs corbeilles.

L'espiègle Enfant secoue en se jouant
Les cerisiers dont s'empourprent les branches
Et dans le parc écarte en souriant
Les lilas qui baisent ses hanches.

Mais toi qui dors dans ton printemps glacé,
Vas-tu revoir le jeune Roi de gloire ?
L'Adolescent vient-il aussi chasser
Dans les vergers du Purgatoire ?

Au bord penchant de quel tiède horizon
Dont un beau soir vient dorer les tourelles
Ecoutes-tu, du seuil de ta maison,
Gémir l'âme des tourterelles ?

Me mêles-tu à tes songes flottants
Dans ton jardin réjoui d'un bruit d'ailes...
Ou te dis-tu qu'il ne faut qu'un printemps
Pour qu'oublient ceux qu'on crut fidèles !

Debemur morti...

Derrière nous chaque soir creuse,
Je le sais, une fosse heureuse,
Mes désirs, où vous dormirez.
Balancés au vent monotone,
Où sont mes rêves de l'automne ?
Vierges lilas, vous l'ignorez.

Vers quelle mer coule le monde ?
Sur les champs la lumière abonde,
Tout murmure triste s'est tu.
Mais en moi le même deuil dure :
Toi qui dors sous la terre dure,
O mon père, que me veux-tu ?

L'AME

Etouffant dans mon cœur toute peur égoïste,
Tu m'as pris par la main,
J'ai repoussé la porte, et dans le matin triste,
Par le pâle chemin,

Sous le morne soleil de la plaine glacée
Où s'attardait l'hiver,
Père, tu m'as mené retremper ma pensée
Dans le sel de la mer.

Nous nous sommes assis tous les deux sur le sable,
Mais ce n'était plus toi,
Ton regard, ni tes yeux, ni ton cœur périssable
Que j'avais près de moi.

Pourtant devant mon cœur cette paisible flamme,
Ces regards abaissés,
Ces yeux que je sentais contre mes yeux, cette âme,
Je les reconnaissais.

Et tandis que mêlée à l'écume indécise
Ma douleur déferlait,
La pensive lueur à mes côtés assise,
La clarté me parlait.

« Ne pleure plus, mon fils, conseillait le murmure
Qui m'oppressait le cœur.
Ne pleure pas, mon fils, la souffrance est impure,
Murmurait la lueur.

« Reconnais-moi. Je suis ton vieil ami, ton père...
Si tu veux, désormais
Tu me confesseras ce qui te désespère,
Pauvre enfant que j'aimais...

« Sois ferme. Car le monde est fils de la Discorde.
Mais dans tes jours heureux
Que le désir de vaincre et la miséricorde
S'équilibrent entre eux.

« Rien ne meurt... Vois, mon fils, moi qui, froid, lourd et blême,
Dormais du noir sommeil,
Je suis redevenu dans l'éternel poème
Un rayon de soleil. »

EN MER

... J'ai cueilli dans ma main une rose d'écume,
Elle fond au soleil comme une neige d'or.
Dans quelle ardente main se dore et se consume,
O mon père, ton âme au soleil de la mort ?

Réponds-moi... Dans la houle où déferlent les mondes
Et dont jusqu'à nos cœurs viennent mourir les vents,
Quelqu'un vient-il cueillir sur les vagues profondes,
Pauvre écume d'un soir, les âmes des vivants ?

CHANT DU LABOUREUR

Mes champs sont labourés. Mon livre
Lentement de moi se délivre,
Son cœur palpite au moindre vent.
La plaine est calme et reposée,
Car j'ai labouré ma pensée
D'un bras robuste et d'un soc lent.

La plaine à pleins sillons s'élance
A l'assaut du vaste silence,
Mes vers palpitent sous ma main.
Tout est semé, les vagues molles
De mes blés et de mes paroles
Fleuriront au printemps prochain.

Les torrents de la plaine verte
Entreront dans mon âme ouverte
En bondissant comme des dieux.
J'entends des rumeurs étouffées,
La large terre par bouffées
Déjà s'envole vers les cieux.

O volonté sans cesse accrue !
Les droits sillons de ma charrue
Gravent mon hymne au cœur des champs.
De grands blés peuplent ma mémoire.
Je mourrai dans la large gloire
De mes moissons et de mes chants.

J'entends les pas des gens sans nombre
Qui viennent pour s'asseoir à l'ombre
Des hauts gerbiers, sur l'aire d'or.
Je vois tous les chemins en marche,
Et sous ma main de patriarche
Mon peuple heureux enfin s'endort.

Et pourtant, Seigneur de l'espace,
Semeur des âmes de ma race,
Je ne suis rien devant tes yeux,
Rien qu'un épi de ta colère,
Rien qu'une paille sur ton aire,
Rien qu'un poète sous les cieux.

FRISSON DU SOIR

Dans le bosquet les oiseaux se sont tus,
La lune monte au-dessus du village.
Un chien aboie... Une averse voyage...
Simplicités ! ô rustiques vertus !

La soupe fume et la première lampe
Vient d'étoiler le balcon du château.
Le vent du soir s'endort contre ma tempe,
La mer s'endort derrière le coteau.

Alors tu viens, frisson toujours le même,
O brève angoisse, équivoque bonheur,
Toi que j'exècre à la fois et que j'aime,
O solitude de mon cœur.

VIEILLE TAPISSERIE

Quand le printemps couronne de ses nimbes
Les vieilles croix des carrefours déserts,
Les Innocents tressaillent dans les limbes,
Le Christ redescend aux enfers.

Les pieds troués, sous une robe verte
Qui traîne un peu des parfums de là-haut,
Il vient, exsangue, et de sa droite ouverte
Coulent les grâces du Très-Haut.

Il ne dit rien, mais pensif il regarde
Les malheureux qui n'espèrent qu'en lui.
Devant ses yeux la fournaise hagarde,
Triste, s'apaise, et juste, luit.

Pour un moment, quelque part, sous la terre,
L'enfer entend l'eau pure murmurer,
Et sur son front, dans le pâle mystère,
La verte terre respirer.

Un long frisson émeut le Purgatoire,
Dans un éclair les punis peuvent voir
La Vierge bleue à son prie-dieu d'ivoire
Tendant les mains vers leur Espoir.

Alors Jésus, plein de pardon, s'élance,
Mais quelqu'un vient, sinistre, le front bas,
Et sur le Flanc percé du coup de lance
Se crispe la main de Judas.

Partout, là-haut, dans les claires chapelles
Le mois de mai prodigue ses encens,
Et l'air doré joue avec les dentelles
Des beaux angelus rougissants.

Mais nul rêveur, dans la lueur divine
Tombant du ciel sur les monts agrandis,
Dans un élan de sa foi ne devine
Christ qui remonte au paradis.

LE MENDIANT

L'âme des oliviers se penchait vers la terre,
Sous les ifs ténébreux j'étais venu m'asseoir
Et tout mon sang goûtait la jouissance austère
De voir l'âme des morts descendre avec le soir.

Un pauvre qui passait s'arrêta sur la route.
Tendre, il me regarda, puis il me prit la main.
« Il fait mauvais... Ce ciel est un ciel de déroute,
Viens avec moi. » La nuit tombait sur le chemin.

Des agneaux quelque part bêlaient dans une étable.
Le mendiant sourit : « Cesse de t'affliger.
Pour t'aider à porter le fardeau redoutable,
Je suis venu... Suis-moi, je suis le bon berger. »

Une obscure rumeur montait de la campagne,
Dans les oliviers noirs un rossignol pleurait.
« Que la grâce de Dieu, bon pauvre, t'accompagne !
Je ne te suivrai pas, allais-je murmurer. »

Mais il me mit sa main de clarté sur la bouche,
Dans un sourire douloureux il disparut...
Et sous mes oliviers quand le soleil se couche,
Jamais plus, ô Sauveur, vous n'êtes revenu.

A DELPHIQUE

O Delphique, vierge païenne,
Si ton cœur devina Jésus,
Les pleurs de la source chrétienne
Baptisèrent tes beaux pieds nus.

Aux murs royaux de la Sixtine,
Au chant de l'orgue, sans pudeur,
Tu te plais, Enigme divine,
Aux offices de la Splendeur.

Mais aujourd'hui si ta chair fière
A l'horreur des palais fermés,
Viens avec moi dans la clairière
Retrouver tes dieux bien-aimés.

Et ne crains pas d'être transfuge,
Car sous la voûte des grands bois
Tous les dieux cherchent un refuge
A l'ombre de la même Croix.

Viens dans ta robe de prêtresse,
Porte l'encens pontifical :
Le Christ des sèves dit la messe
A l'autel du chêne pascal.

AUTRE TOMBEAU

A Madame Marius Girard

I

O toi qu'aimait celle que j'aime,
Beau vieillard au cœur ingénu,
Père du meilleur de moi-même,
Ta bonté faisait ta vertu.

A la bonté de toutes choses
Tu crus toujours comme un enfant,
Et sur la pierre où tu reposes
Le cœur des vieux rosiers se fend.

Toujours à la bonté du monde
Ton cœur crut d'un rêve obstiné.
Toi qui dors sous la terre blonde,
Dis-nous qu'il ne t'a pas trompé.

II

L'immense plaine est là devant moi. Quelques branches
Frôlent ma joue, et l'ombre embaume, je suis seul.
O poète, là-bas, entre tes quatre planches,
A quoi peux-tu songer sous les plis du linceul ?

Comme un rêve paisible, autour du cimetière,
Revois-tu ta Provence et tes champs d'amandiers ?
Est-ce un air de Charloun qui vient jusqu'à ta bière
T'évoquer une églogue à l'ombre des figuiers ?

Un jour doré descend la pente des Alpilles.
Les noirs raisins sont mûrs. De la tombe où tu dors
Entends-tu dans les mas rire les brunes filles ?
Vendange-t-on aussi dans la vigne des morts ?

Lorsque le corps s'en va, repris par la poussière,
Lorsque de ce qui fut un homme rien n'est plus,
Notre cœur trouve-t-il des regards de lumière
Pour revoir les pays où nous nous sommes plus ?

L'immense plaine est là que tu chantas. Regarde,
Le sentier garde encor la marque de tes pas,
Un peu de ta bonté dans l'air rêveur s'attarde,
Mais ta fille te cherche et ne te trouve pas.

Sous ces pins, dans le creux de toutes ces ravines,
Tu t'assis, et tu bus à tous ces puits ; un peu
Du thym de ces coteaux, de l'air de ces collines,
Mon père, est avec toi dans le soleil de Dieu.

M'entends-tu ? Car voici que comme un grand visage
Tout le pays s'émeut, une ombre prend ma main,
Et voici que s'endort l'infini paysage
Avec, au fond des yeux, quelque chose d'humain.

III

Est-ce vrai que tout meurt ? Par delà les étoiles
Un silence éternel berce-t-il le néant ?
Ou bien l'esprit des morts court-il à pleines voiles
Sur les flots sans écueils d'un mystique océan ?

Une unique ferveur, une volonté sourde,
Un éclatant désir anime-t-il le cœur
De ces mondes légers qui rient dans la nuit lourde
Et qui sur l'horizon viennent danser en chœur ?

Les morts se penchent-ils au-dessus des nuages,
Nous suivent-ils des yeux quand nous pleurons sur eux ?
Revivent-ils perdus dans l'odeur des feuillages,
Errent-ils sans rien voir dans nos champs ténébreux ?

O vous tous qui m'aimiez, vous dont ma vie est faite,
O mon père, ma mère, Hugo, me voyez-vous ?
Banville, chantes-tu dans l'éternelle fête,
As-tu trouvé Ronsard fidèle au rendez-vous ?

Et toi qui le dernier, bon vieillard au cœur juste,
As fermé tes yeux clairs sur les choses d'en bas,
Je connaissais ta foi mistralienne et robuste,
Tu m'aimais... Es-tu mort ? Ne répondras-tu pas ?

Silence dans mon cœur. Silence dans le monde.
J'ouvre les yeux, je sors de ma douleur. Le soir
Tombe du ciel fermé. Le couchant qui m'inonde
Empourpre les cyprès... Que voulais-je savoir ?

Les vergers d'oliviers près du fleuve s'embrument.
Une charrette crie au détour d'un chemin.
La terre dort. Les toits du vieux village fument...
Et je me sens honteux d'avoir un cœur humain.

LA MESSE DES SÈVES

LA MESSE DES SÈVES

A la mémoire d'Henri Baumann

Asperges me

Au grand soleil pascal toutes les cloches sonnent,
Tous les cœurs de mâles frissonnent.
Les lauriers fraternels sentent des mots humains
S'échapper en chantant de leurs branches froissées.
Suivez-moi, vierges angoissées,
Tout le peuple de l'air tremble sur les chemins.
Alleluia ! Sentez dans les sèves confuses
S'incarner le divin Amour.
Que Christ à mon autel soit servi par les Muses
Pour chanter la Messe du jour.

Introibo

Couronnez-moi. J'entends l'appel sourd de la terre.
Que me veulent les vents ? Je pleure de bonheur.
J'entrerai, couronné, dans l'éternel mystère,
Je me consumerai sur l'autel du Seigneur.

Un long flot de triomphe a battu sous l'écorce
Des chênes palpitant aux pentes des vallons,
Dans les bourgeons gonflés un hymne vert s'efforce,
Et j'entends l'herbe aussi prier sous mes talons.

Je me suis abîmé dans la nuit de la terre,
J'ai cru m'anéantir au sein de l'Etre heureux,
Et je m'éveille au cœur de la toute Lumière.
Laissez-moi devenir ce grand chêne amoureux.

Célébrez avec moi l'universel mystère,
Adorons le Printemps qui descend dans mon cœur.
Je ne suis qu'un sanglot dans l'hymne de la terre,
Je ne suis qu'un rayon sur l'autel du Seigneur.

Confiteor

Je me confesse à vous : des profondeurs sacrées
Vous m'avez, à travers les formes délivrées,

Amené tout tremblant devant les yeux du ciel :
Et moi, pour rafraîchir vos lèvres altérées,
Je n'ai trouvé, Sauveur, que l'éponge de fiel.

Au pauvre qui vous hait, à l'enfant qui vous nie,
Je n'ai pas partagé votre pain nourrissant,
A la nappe en lambeaux d'un monde à l'agonie
J'ai mangé votre chair et j'ai bu votre sang.
Je me confesse à vous, Printemps compatissant.

Introït

Printemps du ciel, foi des étoiles,
Toi que la Vierge sous ses voiles
Berçait enfant près de la croix,
Fais-moi signe que tu pardonnes.
Le doux sourire des madones
Fleurit la mousse sous les bois.

Et crucifié sur les astres,
Tes pieds saignants sur les pilastres
Du grand tabernacle vermeil,
Tu nous parais, Printemps du juste,
Tendant pour nous ton flanc auguste
Au coup de lance du soleil.

Kyrie

Astre, Père, Seigneur, de quel nom qu'il vous nomme,
Soleil, ayez pitié de la terre et de l'homme.

Exaucez-nous, Soleil, Père immense des cieux,
Adam du firmament, aïeul de nos aïeux.

Source, Travail, Repos, de quel nom qu'ils vous nomment,
Soleil, ayez pitié de la race des hommes.

Gloria

Gloire sur les hauteurs à l'unique clarté,
A la sève du Sacrifice.
La terre boit au bleu calice
Le sang de sa réalité.

D'astre en astre, de monde en monde,
Circule la sève féconde,
Court et s'accroît le sens vermeil.
Tout a soif du même mystère,
La pierre tombe vers la terre,
Et la terre vers le soleil.

O racines, volonté sourde,
Vous pleurez sous la terre lourde,
Vous pleurez, arbres, dans l'air bleu,
Et comme vous le soleil souffre,
Sur son front pèse un autre gouffre,
Et sur ce gouffre pèse Dieu.

Gloire sur les hauteurs aux hauteurs du ciel bleu !

Collecte

La cathédrale de l'espace
Se tapisse d'éclairs, il passe,
Il descend l'escalier des monts,
Les anges courent sur les cimes,
Tandis qu'au porche des abîmes
Viennent ricaner les démons.

Mais devant lui l'enfer recule,
Les morts sortent du crépuscule,
La terre boit son sang vermeil,
Sous ce sang la terre ruisselle
Et dans la Pâque universelle
Communie avec le soleil.

Epître

La basilique d'or luit sur les catacombes,
Sur les os des martyrs monte l'orante bleu.
Le soleil de la foi se lève sur les tombes :
Je suis tombé du ciel avec le monde en feu.
Mes jours autour de moi tombent comme du sable,
Mais mon cœur dépouillé de ma chair périssable
Respire un air de gloire et d'immortalité.
Tout meurt, de ce qui naît du temps et de l'espace,
Mais un regard d'amour, un chant de volonté,
Unissant l'Eternel à la chose qui passe,
Revivent à jamais en Christ ressuscité.

Graduel

Les mondes fuient, l'univers passe,
Mais le Poète est immortel ;
Au cœur du temps et de l'espace
Rien ne l'émeut que l'éternel.

Il semble au peuple vain des ombres
Qu'avec leur voix sa voix se tait
Et qu'il retombe aux gouffres sombres
Avec les choses qu'il chantait.

Mais lui, que son art le terrasse
Ou qu'il soit maître de son art,
Se sait toujours de même race
Sous ses visages de hasard.

Qu'il prenne la lyre ou la flûte,
La même strophe dans son cœur
Rythme l'universelle lutte
D'où doit sortir le chant vainqueur.

Alleluia

L'alouette chante au midi
L'hymne pascal de la campagne,
La mer fervente resplendit,
L'orgue répond dans la montagne.

Alleluia, dans sa prison
L'espoir du gueux se transfigure,
Le Christ déchire à l'horizon
Le sépulcre de la nature.

La grande plaine sous le ciel
Se répand comme une prière,
Et mêlée à l'odeur du miel
Je sens l'odeur de la lumière.

Et dans mon cœur reconnaissant
Où le monde se précipite
Je sens couler avec mon sang
Le sang du Christ qui ressuscite.

Evangile

En ce temps-là tout pauvre avait un cœur naïf,
Un crépuscule heureux tombait sur la Judée,
Mais sur tout horizon durement accoudée
Rome bornait le monde à son regard pensif.

Or Jésus s'en allait à travers les bourgades,
Prêchant pour annoncer le royaume de Dieu,
Divin, très doux, très bon, guérissant les malades,
Et les anges suivaient sa route dans l'air bleu.

Sa bonté le ceignait d'une grande auréole,
Les ramiers se posaient contre ses cheveux roux,
Et voyant son visage, entendant sa parole,
Le peuple devant lui se mettait à genoux.

Et les soleils qui sont à la droite du Père
Comme ces simples gens au ciel agenouillés
Répétaient avec lui le Credo de lumière,
Et Judas rêvait seul dans les champs dépouillés.

Credo

Dans la clairière d'or la lumière ruisselle,
Chaque arbre s'agenouille à son prie-dieu vermeil,
Je crois à ta splendeur, Eglise universelle,
Dont le monde est le temple et l'autel le soleil.

Je crois sur cet autel au divin Sacrifice
Que le Fils de tes fils consomme chaque jour.
Sous la nef des saisons se déroule l'office.

Tout l'éther retentit des psaumes de l'Amour,
Le ciel est le parvis, la mer est le calice,
Et chaque siècle sert sa messe tour à tour.

Je crois aux volontés rythmiques des planètes,
Aux orbes enlacés, aux cadences des cieux.
L'espace a son destin, l'éther a ses poètes,
Le néant engloutit le temps silencieux.

Je crois aux volontés de la sève joyeuse,
Au Printemps fugitif, à l'éternel réveil,
Au rajeunissement de la substance heureuse.

Et quand j'aurai dormi du terrestre sommeil,
Je ressusciterai dans ma chair glorieuse
Pour servir à mon tour la Messe du soleil.

Dans la clairière d'or la lumière ruisselle,
L'arbre est un patriarche au cœur de la forêt,
Je crois à ta splendeur, Eglise universelle,
Conscience des morts où je m'éveillerai...

Offertoire

Avec ce monde qui va naître
Plein d'espérance et plein de foi,
Soutenez-moi, je veux connaître
Quel dieu je porte au fond de moi.

Je me souviens... Perdu sous l'océan des formes,
Ecrasé sous des lois énormes,
Sans désir comme sans clarté,
J'ignorais toute joie obscure,
Mais mon existence future
Dans l'esprit du Néant confusément flottait.
Peut-être des soleils végétaient dans l'espace ;
Des mondes flamboyaient, mais sans laisser de trace,
Sans cœur pour les aimer, rien encor n'existait.

Comment, de flot en flot, de falaise en falaise,
Ai-je abordé, Sauveur, aux rivages des temps ?
O longs poèmes hésitants !
Vers quel ciel plus humain, quelle mer qui s'apaise,
Ai-je vu fuir le soir de mon premier printemps ?

Où suis-je? Quels parfums, quelle âme satisfaite,
Quel soir heureux se multiplie en moi ?
Quelle est cette innombrable loi
Qui me roule, ébloui, sous ses vagues en fête ?
De quelle chair ma joie est faite ?
Désir enfin épanoui !
Va-t-il fleurir, ô cerveau lourd de sève,
Ce flot d'amour qui me soulève
Hors du néant évanoui ?

Orate, fratres

Arbres qui m'écoutez, mousses, étangs, clairière,
Frères de la forêt, glaciers de l'horizon,
Prions, fraternisons dans la même prière,
Aux psaumes des oiseaux mêlons notre oraison.

Secrète

Et pourtant assoiffés de lyrisme et d'espace
Mes yeux cherchent aux cieux un ciel qui les dépasse,
Un autre rythme, une autre foi,
Mais j'ai beau reculer le cercle qui m'enferme,
Dans les cieux rayonnants le même printemps germe
Je ne puis pas sortir de moi.

Préface

Partout où mon regard se pose,
Accourt un flot, s'ouvre une rose,
Se lève un astre à l'horizon ;
Je n'ai qu'à fermer les paupières
Pour retrouver l'âme des pierres
Qui s'éveille sous ma raison.

Partout où dans le grand poème
Une ombre prie, un rayon aime,
Quelqu'un m'attend, les bras ouverts ;
Du sein de la source oppressée
L'eau ruisselle avec ma pensée,
Le torrent emporte mes vers.

Saints lyrismes des paysages !
C'était vous, au matin des âges,
Qui gonfliez mon cœur ingénu,
J'étais déjà l'un de vos prêtres
Quand dans l'innocence des êtres
Venait danser le Printemps nu.

Et le voici... Dans les prairies
Les coteaux, aux nappes fleuries,
Ont essuyé ses pieds mouillés,
Un essaim tremble à ses épaules,
Et pour baiser ses mains, les saules
Là-bas se sont agenouillés.

Sanctus

Saint, trois fois saint, le Dieu des vents et des armées !
Quelle aurore, ô Sauveur des sylves parfumées,
A brisé sur tes pieds les urnes du printemps ?

Quel ardent messager, dans la plaine pâmée,
Accourt, enveloppé de nuages flottants ?
Saint, trois fois saint, le Dieu des sphères embaumées !
Hosanna sur la terre et les cieux haletants.

Canon

Mais toi, mon cœur, sang qui ruisselle
Dans la substance universelle,
Torrent d'un jour, souffle inconnu,
Ombre qui passe, âme immortelle,
Ton allégresse, d'où vient-elle ?
De quel soleil, rayon, viens-tu ?
Strophe lyrique qui m'emporte,
O chair dont je me sens vêtu,
Instinct subtil, volonté forte,
Où vas-tu, mon corps, d'où viens-tu ?

Mémoire des vivants

Je croyais au néant des choses
Tout entier me perdre à jamais
Et je renais avec les roses
Et les lierres que je semais.

Partout coule la même sève,
Partout frémit le même espoir,
Nous sommes le rêve d'un rêve,
Nous sommes le songe d'un soir.

Le monde, sa paix et ses fêtes,
N'est qu'un reflet de notre amour.
Nous sommes l'olympe des bêtes,
Nous sommes le soir d'un beau jour.

Consécration

Au front pensif de la matière
J'ai mis mes lèvres, j'ai pleuré.
Blés, donnez-moi votre poussière.
Vignes, pleurez le vin sacré.

Avec le vin de votre extase
Et le pain de ma volonté,
Devant ce monde qui m'écrase,
Je dresserai ma royauté.

L'homme est le roi, l'homme est le maître :
Rien ne pourra m'anéantir.
La nature nourrit mon être,
Mon être nourrit l'avenir.

Elévation

« Je saigne au cœur pensif de la forêt profonde,
Murmure alors une autre Voix.
Les bras en croix je saigne au cœur meurtri du monde.
Enfant, dans tout ce que tu vois
Ruisselle une goutte féconde
Du Sang qui coule sur la Croix. »

Et du cœur labouré de la terre profonde
Les blés ont murmuré : « Sois sauvé, si tu crois. »

Mémoire des morts

O mon Dieu, je crois et j'espère.
Chair du Sauveur, sauve mon père.
S'il a péché, pardonnez-lui,
O blés de la moisson prochaine,
Sève qui monte dans le chêne,
Source qui pleure, ciel qui luit.

Je me souviens des jours où nous causions ensemble.
Du même émoi le tilleul tremble...
Je le revois près du vieux puits...
Printaniers matins des dimanches,

Il lisait dans l'ombre des branches,
Le soleil en passant prenait l'odeur des buis,
Les murs épanouis souriaient d'un air grave...
Et maintenant le flot de l'Eternité lave,
Père, tes pieds glacés sur la grève des nuits.

Chaque matin le ciel palpite,
L'aube rougit, le jour revient,
La chair du monde ressuscite,
L'âme des pères se souvient.

Le printemps est la saison forte
Où l'on se sent le cœur léger.
Mon père est mort, ma mère est morte :
Ils ont suivi le bon Berger.

Qu'un peu de leur grâce m'assiste.
O saints, intercédez pour moi.
Il n'est plus rien en moi de triste,
J'attends la visite du Roi.

Oremus

Il vient. Adorons-le dans sa grâce et sa force.
Prions-le dans la sève et prions-le dans l'air.
Chênes, il est puissant, peupliers, il est clair.

Consacrons-lui le cœur qui bat sous votre écorce.
Et vous, rayons du ciel, purifiez ma chair.
Terre, pour l'implorer, prête à ton fils indigne
Le nombre de ton blé, les larmes de ta vigne.

Pater

Notre Père, ô soleil, qui vivez dans les cieux,
Que votre volonté soit faite en toutes choses.
Soyez béni, mon Dieu, par les fruits et les roses,
Par les matins levants et par les soirs pieux.

Que votre règne arrive au cœur des bleus royaumes.
Soyez sanctifié par la ruche et le miel,
Soyez béni, mon Dieu, par les fruits et les hommes,
Soyez glorifié par la terre et le ciel.

Eloignez de nos cœurs la colère et l'envie,
Envoyez-nous la paix de votre ange gardien.
L'homme n'est rien, Soleil. Vous êtes toute vie.
Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.

Que s'accomplisse ainsi dans le monde des mondes
Votre paix, votre joie et votre volonté,
Et si vous m'entendez du sein des lois profondes,
Pardonnez-moi, Seigneur, de vous avoir chanté.

Libera

O pur, ô saint Amour qui viens après les autres,
Toi le seul vrai, le seul vivant,
Dont les autres amours ne sont que les apôtres,
Viens à moi sur l'aile du vent.

Descends dans ta vertu sur la plaine apaisée,
Et viens par les sentiers réjouis de mes sens.
Mon sang luit comme la rosée,
Mon cœur est moissonné, descends.

La chair vide, l'esprit sans anges désespère...
O divine amitié dans le cœur dévasté.
Tu viens alors, tu viens, ô messager du Père,
O souffle avant-coureur de l'éternel Eté.

Agnus Dei

Ange innocent et glorieux,
Toi qui sers les âmes meurtries
Dans le banquet mystérieux,
Au matin de Pâques fleuries,

Tu m'as éveillé ce matin,
Azur des grands pays mystiques,
Tu mets la nappe du festin
Sur les coteaux évangéliques.

Tous les agneaux sont à genoux
Dans les pâturages orphiques.
Brins d'herbe, ayez pitié de nous,
Bénissez-nous, cieux magnifiques.

Toutes les grâces de ce jour,
Tous ces parfums et ces eaux vives
Se perdent, brises fugitives,
Dans le grand vent de notre amour.

Et nous aussi, pauvres brins d'herbe
Epanouis sur les sommets,
Dans le souffle brûlant du Verbe
Nous allons tomber consumés.

Communion

Mais le Soleil m'a dit : « Mon fils, je m'abandonne
A l'adoration, à l'amour de ton cœur.

Je vis en toi. Je suis ta joie et ta couronne.
Je suis ton sang. Je pleure au fond de ta douleur.
Reconnais-moi. Partout où mon âme bouillonne
Le néant dispersé se transforme en clarté. »

Je suis entre les bras d'un être de lumière,
Dans une autre forêt je me sens emporté.
Et c'est autour de nous une immense clairière,
C'est sous des cyprès d'or un éternel été.

Et mon cœur dévoré par la caresse ardente,
Dans le Pain, dans le Vin, dans les bras de mes morts,
J'ai retrouvé ma vie et retrouvé mon corps...
Sous mes pieds bouillonnait une sève grondante.

Etait-ce le Seigneur ? Etait-ce le Soleil ?
Nous sanglotions d'orgueil, nous flottions sur la Cime,
Et d'une voix suave, attendrie et sublime :
« Avant de me coucher dans la paix sans réveil,

Mon fils, une dernière fois
A l'ombre fraîche de ces bois,
Sur ma poitrine paternelle
Je veux te presser dans mes bras. »

Et dans les profondeurs de la Vie éternelle
Quelqu'un murmure : « Chair, tu ressusciteras. »

Action de grâces

Dans mes yeux le soleil se lève
Selon le rite de ma foi,
Dans mon sang la pierre s'achève,
La forêt pense au fond de moi.

A peine dans ma chair profonde
Ce que j'aimais s'évanouit
Que déjà naît un autre monde,
Dans ma pensée épanoui.

Tout s'accroît et se précipite
Au devant de l'enfant qui vient,
La chair des pères ressuscite,
L'âme du monde se souvient.

Ablutions

Au clair soleil de mars la plaine rose et verte
Ondoie aux bords gonflés des horizons heureux,
Sur ma bouche le ciel baise mon âme ouverte,
Les sources rient aux bras des ruisseaux amoureux.

Il a plu, la forêt dans sa robe entr'ouverte
Se mire aux frais miroirs des mares. De grands yeux
Scintillent vaguement sous les branches mouillées.
Les eaux courent sous les feuillées.

Couche-toi dans mon cœur, matin délicieux.

Dominus vobiscum

Tes sources m'ont donné l'onde de mon baptême.
Je ne t'oublierai plus, forêt... Ma sœur, adieu.
Que tes feuilles parfois murmurent mon poème.
Reste avec le soleil, forêt, sois avec Dieu.

Ite, missa est

Et maintenant allez... Au cœur moussu des roches,
J'ai dit la messe d'or dont Pan sonnait les cloches,
J'ai planté mon laurier dans le Printemps nouveau.
Père, enracine en lui l'âme de ce poème,
Allume au cœur de Dieu son verdoyant flambeau.
Et vous, monts, flots et ciel, si vous êtes moi-même,
Epanouissez-vous autour de ce tombeau.

ET VERBUM CARO FACTUM EST, et habitavit in nobis.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

LES PRINTEMPS

Où dormez-vous, printemps du monde....... 3

PRINTEMPS MYSTIQUE

I. Salutation angélique........................ 9
II. La Magdeleine.......................... 11
III. *Écoute dans le vent pleurer la plaine, et vois*..... 15
IV. La Tête d'Orphée.......................... 16
V. *Comme un bûcher de hauts sapins brûlant dans l'ombre*.................................. 22
VI. L'Urne des Saintes Femmes..... 23
VII. *Le vent brûlant des nuits d'amère volupté*..... 29
VIII. *Et c'est depuis ce jour, ô mon cœur, que tu rêves*. 31
IX. Silence des Étoiles.......................... 33
X. Visitation 36
XI. Consolatrix.......................... 38
Tout n'entraîne-t-il pas vers toi et ma tête... (Goethe).................. 41

XII. Nativité........................ 43
XIII. Jour de vie........................ 46
XIV. A la montagne........................ 49
XV. Fiançailles........................ 52
XVI. *D'où viens-tu ? Le ciel plus léger*........................ 57

PRINTEMPS PAÏEN

I. *Je dormirai dans la montagne*........................ 67
II. Musée........................ 69
III. Le bouvier........................ 71
IV. Œdipe... 1. *Parmi les sombres vents*........ 73
2. *Dans les grottes d'argent*....... 75
3. *Et lacérant les fleurs*........ 76
V. Eurydice........................ 78
VI. Hymne à la Victoire........................ 80
VII. La mort d'Hercule. 1. *Comme je m'endormais*. 83
2. *Il courait vers les monts*. 85
3. *Sur le bûcher debout*... 87
VIII. Le boulanger........................ 90
IX. Ithaque........................ 92
X. Antigone... 1. *O ma fille, j'entends des voix*. 94
2. *Sur la route les chars*........ 96
3. *O ma fille, j'entends la déesse*. 97
XI. Jour doré........................ 99
XII. Le chant des Muses... Les Muses......... 107
1. Thalie............ 107
2. Melpomène....... 108
3. Clio.............. 109
Les Muses......... 110
4. Terpsichore....... 110

5. Polymnie......... 112
6. Calliope.......... 114
Les Muses........ 115
7. Uranie........... 115
8. Euterpe........... 118
9. Erato............. 120
Les Muses......... 122

PRINTEMPS FUNÈBRE

I. *Mon père est mort*........................ 129
II. Le tombeau........................ 133
III. A Delphique........................ 138
IV. *Lacrymæ rerum*........................ 140
V. L'Orage........................ 142
VI. Dernier printemps........................ 144
VII. *Derrière nous chaque soir creuse*............ 146
VIII. L'âme........................ 147
IX. En mer........................ 150
X. Chant du laboureur........................ 151
XI. Frisson du soir........................ 154
XII. Vieille tapisserie........................ 155
XIII. Le Mendiant........................ 157
XIV. A Delphique........................ 159
XV. Autre tombeau........................ 161
XVI. La Messe des Sèves........................ 169

Imprimerie E. Aubin

Ligugé (Vienne)